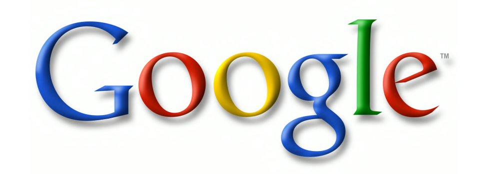
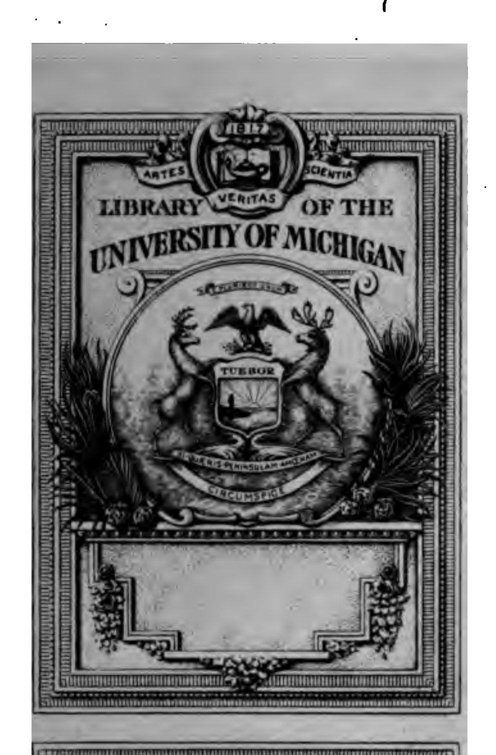
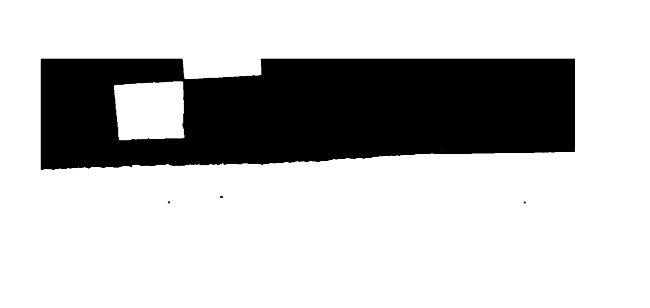






1817
ARTES
SCIENTIA
VERITAS
LIBRARY OF THE
UNIVERSITY OF MICHIGAN
TUEBOR
CIRCUMSPICE



[redacted]

Frederic - Boirie - Merle

-

Le Banc de Sable

-



# LE

# BANC DE SABLE,

OU

# LES NAUFRAGÉS FRANÇAIS

## MÉLODRAME

EN TROIS ACTES, EN PROSE ET A GRAND SPECTACLE,

Par MM. FREDERIC, BOIRIE ET MERLE,

Musique de M. SCHAFFNER;

Ballets de M. BLACHE; Décorations; de M. ALLAUX.

Représenté pour la première fois, sur le théâtre de la Porte Saint-Martin, le 14 avril 1819.

*SECONDE EDITION.*

PRIX : 75 cent.



PARIS,

Chez QUOY, libraire, Editeur de Pièces de théâtre, Boulevard St.-Martin, n°. 18, près le Théâtre.

De l'Imprimerie de HOCQUET, rue du Faubourg Montmartre, n°4

1819

| PERSONNAGES | ACTEURS. |
|---|---|
| LAPEYROUSE, Chef d'escadre, commandant l'expédition | M. Defresne. |
| VERMONT, Enseigne de vaisseau | M. Livaros. |
| DARBAUD, Officiers de marine | M. Charles. |
| Le Chevalier de PIERREVERT, Officiers de marine | M. Edmond. |
| CLÉMENTINE, veuve d'un officier français. | Mme Dorval. |
| HENRY, son fils, enfant âgé de 9 à dix ans. | Mlle Sidony. |
| MOUSTACHE, Sergent des grenadiers français. | M. Moessard. |
| PIÉTRO, Chef de forbans | M. Émile. |
| JUAN, Pirates | M. Notaire. |
| LAMBERTI, Pirates | M. Vissot. |
| UN PILOTE français | M. Sévin. |
| UN CHEF de Sauvages | M. Breton. |

Matelots et soldats français.

Pirates.

Indiens, Indiennes.

Matelots malais et japonais servant sous Lapeyrouse.

*La Scène est aux îles des Navigateurs, en 1787.*

[redacted]

# LE BANC DE SABLE,



OU

# LES NAUFRAGÉS FRANÇAIS,

Mélodrame en trois actes.

---

## ACTE PREMIER.

*Le théâtre représente l'intérieur de la chambre du conseil de la frégate* LA BOUSSOLE ; *on aperçoit dans le fond la galerie de poupe.*

---

### SCENE PREMIERE.

(Au lever du rideau, LAPEYROUSE, VERMONT D'ARBAUT et quelques autres Officiers et chefs de service sont rassemblés autour d'une carte ; d'autres à une table, font des calculs. Tous semblent en proie à la plus vive inquiétude.)

LAPEYROUSE.

Quelle position affreuse ! à chaque moment de nouveaux dangers nous menaçent.

DARBAUD.

Il n'est que trop vrai, général, nous sommes depuis près d'une heure sur des brisans qui fatiguent beaucoup la frégate ; heureusement le vent a cessé, mais les brouillards sont si épais, qu'il nous est impossible de rien apercevoir à une encablure au-delà du mât de beaupré.

LAPEYROUSE.

M. de Vermont, où en sont vos calculs ?

VERMONT.

Général, il a été presqu'impossible de les établir même approximativement ; depuis trois jours nous nous trouvons au milieu des brumes, sans avoir pu suivre aucune route fixe, toujours obligés de

## SCENE II.

### LAPEYROUSE, VERMONT.

LAPEYROUSE.

›ns le rapport de la nuit dernière.

VERMONT.

oici, général.

LAPEYROUSE, *le parcourant.*

malades! quand j'avais été assez heureux pour n'en pas avoir depuis mon départ d'Europe.

VERMONT.

ı, général, ne le sont-ils que de fatigue, et quelques jours s leur rendront la santé

LAPEYROUSE.

n en prenne le plus grand soin; que rien ne soit épargné pour veux que dès aujourd'hui le peu d'alimens frais qui nous ›it destiné à mes matelots malades.

VERMONT.

, Monsieur, vous-même.

LAPEYROUSE.

ieur de Vermont, la première obligation que je me suis im-n acceptant le commandement des vaisseaux français destinés le nouvelles découvertes, a été de conserver, même aux dé-mes jours, les hommes qui composent mes équipages. La vie dat français est ce qu'un officier doit connaître de plus pré-*il continue à lire*). Un mousse tombé à la mer!...

VERMONT.

tombé de la vergue de misaine, mais il a été sauvé par un de grenadiers, qui l'a tiré des flots au péril de sa vie.

LAPEYROUSE.

ergent! c'est Moustache, je le parie.

VERMONT.

mon général.

LAPEYROUSE.

homme! c'est la troisième fois que pareille chose lui arrive.

VERMONT.

ainsi que vous me l'aviez prescrit, interrogé les matelots que ›ns sauvés hier de l'incendie de leur bâtiment.

LAPEYROUSE.

eût été le sort de ces malheureux, s'ils ne nous avaient ren-à l'instant où leur navire était devenu la proie des flammes!

VERMONT.

usement, nous avons vu l'incendie de fort loin, et, par vos on s'est empressé de les soustraire au danger qui les mena-nis je crains bien, Monsieur, que vous ne puissiez vous féli-service que vous leur avez rendu.

LAPEYROUSE.

ıe dites-vous?

VERMONT.

Je les ai questionnés sur la cause de cet événement; ils ont donné des renseignemens si vagues sur le bâtiment qu'ils montaient, sur le motif qui les avait attirés dans ces parages, que je n'ai pu m'empêcher d'en concevoir des soupçons très-défavorables. Celui qui paraît être leur chef, et deux ou trois des principaux d'entre eux semblent être Italiens; les autres sont presque tous des Malais, des Japonais; et vous savez que ces mers sont principalement fréquentées par des pirates de ces deux nations. Au reste nos dangers sont moins graves dans ce moment, qu'ils ne l'étaient pendant la nuit affreuse qui vient de s'écouler, et vous pourrez sans doute les interroger.

LAPEYROUSE.

Et cette malheureuse femme qui se trouvait parmi eux!.

VERMONT.

Elle n'a repris ses sens que depuis très-peu de tems; aussitôt qu'elle sera en état de vous voir, elle vous sera présentée; son fils a beaucoup moins souffert.

LAPEYROUSE.

Pauvre enfant! si jeune, se voir exposé à de si grands périls!

VERMONT.

Cette infortunée pourra vous donner des renseignemens certains sur les matelots qui montaient ce bâtiment; aucun d'eux ne paraît s'intéresser à son sort; oserais-je vous le dire, j'ai cru même entrevoir qu'ils craignaient ses aveux et qu'ils redoutaient l'instant où le rétablissement de ses forces lui permettra de paraître devant vous.

LAPEYROUSE.

Ils étaient en danger, nous avons dû les secourir; mais qu'ils tremblent s'ils ont quelques crimes à se reprocher; après avoir rempli le devoir de l'humanité, je n'écouterai plus que la voix de la justice.

DARBAUD, *rentrant.*

Monsieur le chevalier de Pierrevert.

(*Lapeyrouse ordonne qu'on l'introduise, et fait éloigner Darbaud et Vermont.*)

## SCENE III.

Les Mêmes, M. le chevalier de PIERREVERT.

LAPEYROUSE, *allant vivement à lui.*

Eh bien, Monsieur de Pierrevert, quelles nouvelles de l'Astrolabe?... Que fait M. Delangle?

LE CHEVALIER.

M. de la Peyrouse, nous sommes dans une inquiétude affreuse sur votre sort; depuis deux jours dans ces parages, nous avons couru les plus grands dangers; ces côtes offrent des périls imminens, et c'est par un prodige de bonheur que nous sommes parvenus à les éviter.





LAPEYROUSE.

Je connais, Monsieur, toute l'horreur de notre situation.

LE CHEVALIER.

M. Delangle ne peut tenir plus long-tems dans la position où il se trouve, les courants entraînent la frégate; il m'a chargé de venir prendre vos ordres, et de convenir du lieu où les deux vaissseaux devront se réunir... Il propose la baie de Potaveri.

LAPEYROUSE.

Non, Monsieur, cette manœuvre serait inutile pour nous, et compromettrait votre vaisseau, la baie n'est pas tenable quand vous y seriez même sur toutes vos ancres. Dites à M. Delangle qu'il faut qu'il se tienne à la hauteur des îles qui nous environnent; que je vais diriger ma route pour doubler le cap de Mohyoupa. Jusqu'à ce que j'y sois parvenu, j'ai tout à redouter; mais grâce aux dispositions que j'ai prises et au dévouement de mon équipage, je conserve encore quelques espérances; je n'ai à craindre, dans la position où je me trouve, que les vents d'Ouest qui me jèteraient, sans que je pusse l'éviter, sur les récifs qui bordent la côte. Si ces vents ne me deviennent pas contraires, je me livrerai aux courants qui doivent me faire sortir à la marée haute de l'Archipel des navigateurs, dont je ne dois pas être éloigné de plus de vingt lieues; retournez sur-le-champ auprès de M. Delangle, et surtout gardez-vous, en quittant le bord, de parler à qui que ce soit de l'équipage; j'ai besoin, pour être maître de mes dispositions, que tout le monde ignore notre cruelle situation; que M. Delangle fasse placer des vigies au haut de ses mâts pour apercevoir le moindre de mes signaux, et qu'il soit prêt à mettre toutes ses embarcations à la mer aussitôt qu'il entendra mon canon d'alarme. Allez, Monsieur, je compte sur votre zèle, et surtout sur votre discrétion.

LE CHEVALIER.

Mon général, tout l'équipage de l'Astrolabe vous est dévoué; comptez sur nous, notre sort est lié au vôtre.

## SCENE IV.

### Les Mêmes, MOUSTACHE.

MOUSTACHE, *entrant précipitamment.*

Pardon, mon général, si j'ose vous interrompre; mais je dois vous prévenir que deux des matelots que nous avons sauvés cette nuit, viennent d'être arrêtés par ordre de l'officier de quart; ils cherchaient à répandre la terreur parmi l'équipage, ils soutiennent que notre frégate est dans une position désespérée, et ces misérables, pour augmenter l'effroi que leurs discours inspirent, font une affreuse description de ces parages.

LAPEYROUSE.

Que l'on m'amène ces deux hommes, je veux les interroger. Ils ont navigué sur ces mers, je peux tirer d'eux des renseignemens

utiles. (*à M. de Pierreverl*). Je vous accompagne, Monsieur votre canot, pour éviter par ma présence toutes les questioı vous accableraient les officiers de mon équipage.

(*Il sort accompagnant le chevalier.*)

## SCENE V.

MOUSTACHE, un Caporal de Grenadiers.

MOUSTACHE.

Caporal, fais descendre de gré ou de force ces deux mauv: jets qui sont sur le pont de la frégate.

LE CAPORAL.

Oui, mon sergent, comptez sur moi.

## SCENE VI.

MOUSTACHE, *seul.*

Ces hommes, pour lesquels nous avons couru de si grand gers la nuit dernière, me paraissent des coquins... des mine: minables... un air sinistre... tout en eux serait capable d'insp la crainte; heureusement que nous autres Grenadiers nous ne effrayons pas facilement... Mais comment deux êtres aussi in sans que la femme et l'enfant que j'ai sauvés du milieu des flaı pouvaient-ils se trouver parmi ces misérables?... Cette circons me paraît bien extraordinaire...

*Regardant au petit escalier de gauche, et apercevant le capo: deux grenadiers qui forcent Pietro et Juan de descendre.*

Voici mes hommes... Ils font je crois des difficultés pour cendre.

*Allant à eux en tirant son sabre.*

Allons, allons, pas de façons... car je hais les cérémonies; avancez, mauvais sujets.

## SCÈNE VII.

MOUSTACHE, PIÉTRO, JUAN, le Caporal, deux Grenadi

PIÉTRO.

Ne me poussez pas tant.... Je me présenterai bien tout se ( *à Moustache.* ) Où est le commandant.

MOUSTACHE.

Il va venir.

PIÉTRO.

Eh bien, nous allons l'attendre.

MOUSTACHE.

Réellement, vous aurez cette complaisance là, c'est fort l reux.

JUAN, *bas à Piétro.*

Je redoute tout de cet interrogatoire...

PIETRO.

Qu'il le diffère d'une demi-heure, il n'aura plus le tems de le commencer.

MOUSTACHE.

Comment, misérables, vous cherchez à porter le désespoir parmi l'équipage... Quel motif...

PIETRO, *tranquillement.*

Etes-vous le commandant du vaisseau?...

MOUSTACHE, *s'emportant.*

Mais...

PIÉTRO, *plus froidement.*

Je vous demande si vous êtes le commandant du vaisseau?

MOUSTACHE.

Non.

PIETRO.

Eh bien! laissez-nous tranquilles, car c'est à lui seul que nous voulons répondre.

MOUSTACHE, *au caporal et aux grenadiers.*

Surveillons bien ces deux coquins.

JUAN, *bas à Piétro, en s'avançant tous deux sur un coin de la scène.*

Sais-tu si l'on a interrogé la femme qu'ils ont trouvée sur notre bâtiment.

PIETRO.

Non.

JUAN.

Tu es sûr...

PIETRO.

Lamberti me l'a dit, et il la surveille dans ce moment.

JUAN.

Si elle parle, nous sommes perdus.

PIÉTRO, *avec une ironie cruelle.*

Rassure-toi, je suis convenu avec Lamberti d'un moyen excellent pour l'obliger à se taire... gagnons seulement un peu de temps.... les courans entraînent la frégate sur les rochers de la côte, où dans quelques minutes elle sera échouée... Nous nous emparerons des chaloupes, nous abandonnerons le bâtiment, et nous recommencerons nos courses comme de plus belles. On vient, c'est le commandant, jouons serré et gagnons du tems.

## SCENE VIII.

Les Mêmes, LAPEYROUSE.

(*A l'entrée de Lapeyrouse les soldats présentent les armes, et Pietro et Juan s'inclinent profondément.*)

MOUSTACHE, *montrant Piétro et Juan.*

LAPEYROUSE.

Retirez-vous, grenadiers. (*Les soldats obéissant, Moustache va*

*L Banc de sable.*

*pour les suivre*, ) Reste, Sergent. Mon ami, j'ai des remerciemens à te faire. Tu as sauvé cette nuit un des gens de mon équipage, et ton intrépidité a conservé les jours à la femme que nous avons trouvée sur le bâtiment incendié.

MOUSTACHE.

Général, c'était mon devoir... Jamais des soldats français ne laissent échapper l'occasion de faire une bonne action.

LAPEYROUSE.

C'est bien! mais mon devoir à moi est de te récompenser, et je ne t'oublierai pas.

MOUSTACHE.

Eh! morbleu, mon général, dans ce diable de voyage, où l'on a placé sur les deux vaisseaux trente de mes camarades pour servir et protéger les débarquemens, nous avons si peu d'occasions de faire notre métier, qu'il ne faut pas laisser échapper celles qui se présentent, et puisque nous n'avons pas ici le moindre coup de fusil à gagner, il faut bien faire une pauvre petite bonne action quand elle se trouve, cela fait toujours prendre patience en attendant mieux.

LAPEYROUSE, *le regardant fixément et d'un air de confiance.*

Je me souviendrai que tu es un homme sur lequel on peut compter.

MOUSTACHE, *enchanté de l'estime qu'il inspire à l'amiral, se redresse avec orgueil, et dit en portant, d'un air martial, la main à son bonnet.*

A la vie, à la mort, mon général.

LAPEYROUSE, *allant à Piétro et Juan, qui s'inclinent de nouveau.*

Eh! bien, malheureux, vous cherchez donc par vos discours à désespérer mes marins. C'est ainsi que vous reconnaissez l'hospitalité que nous vous accordons.

PIETRO.

Mon commandant, nous faisions des observations sur les mouvemens de la frégate, sur ses manœuvres; mais sans aucunes mauvaises intentions, je vous le jure.

LAPEYROUSE.

Vous connaissez ces parages?

PIÉTRO, *bas à Juan.*

Tâchons de nous rendre utiles. ( *à Lapeyrouse.* ) Beaucoup, mon commandant.

JUAN.

Mon dieu, il n'y a pas un petit golfe, une petite baie, dont nous n'ayons connaissance.

LAPEYROUSE.

Et vous croyez que nous sommes exposés à de grands dangers par les brisans qui nous entourent.

JUAN, *avec intention, en regardant Piétro.*

Nous vous l'avouons, mon commandant, nous sommes dans un grand péril, notre position est cruelle, et nous ne savons pas de quelle manière nous pourrons en sortir?

LAPEYROUSE.

Vous avez navigué sur ces mers.

PIETRO.

epuis dix ans nous les parcourons.

LAPEYROUSE, *commençant à concevoir des soupçons.*

les sont cependant éloignées de toutes les îles fréquentées par avigateurs.

PIETRO.

es tempêtes nous y ont jetés plusieurs fois.

LAPEYROUSE.

u'elle était la destination de votre bâtiment ?

PIETRO.

anille....

JUAN.

ornes....

LAPEYROUSE, *les observant.*

âchez d'être d'accord.

PIETRO, *sans se déconcerter.*

ous avons raison l'un et l'autre, mon commandant ; après avoir hé le premier de ces ports, nous devions aller relâcher dans le nd.

LAPEYROUSE.

'où étiez-vous partis?

PIETRO.

u Port Jackson, sur la côte de la Nouvelle-Hollande.

LAPEYROUSE.

u'est devenu le journal de votre vaisseau ?

PIÉTRO.

élas ! mon commandant, les flammes l'ont consumé.

LAPEYROUSE.

e quoi se composait votre cargaison ?

PIÉTRO.

'armes et de munitions, objets dont on a grand débit dans ces

LAPEYROUSE.

uel était le nom de votre vaisseau ?

PIÉTRO, *après avoir hésité.*

e Hasard.

LAPEYROUSE.

ombien aviez vous d'hommes dans votre équipage ?

PIETRO.

oixante-cinq.

LAPEYROUSE, *dans le plus grand étonnement.*

oixante-cinq... sur un bâtiment de commerce... Un petit ire?

JUAN, *à part.*

ous sommes perdus ; il s'est coupé !

LAPEYROUSE.

uelle affreuse pensée vient frapper mon esprit... Aurais-je in- é mon vaisseau des pirates qui désolent ces mers !... (*vivement, oustache.*) Que les troupes prennent les armes ; que l'on assu-

ble les compagnons de ces malheureux, qu'ils soient interrogés séparément, c'est le seul moyen de découvrir la vérité, et que ces deux hommes soient gardés à vue. Sergent, je compte sur ton activité pour l'exécution de mes ordres.

( En ce moment un grand bruit se fait entendre, et l'on voit paraître Darbaud, qui fait amener de force Lamberti par deux Grenadiers. )

## SCENE IX.

Les Mêmes, DARBAUD, LAMBERTI, Grenadiers.

( Les soldats tiennent fortement Lamberti au collet, il a les fers aux mains, mouvement de terreur de Piétro et de Juan, en voyant leur compagnon dans cet état. )

DARBAUD.

Général, on a surpris cet homme cherchant à s'introduire dans la chambre où étaient gardés la jeune femme et son fils. Le matelot qui était en sentinelle lui a fait résistance, et ce malheureux a osé lever son poignard pour le frapper; à l'instant je l'ai fait saisir, désarmer et mettre aux fers; mais en se débattant contre nous, ce papier est tombé de ses mains, il peut vous apprendre quel était le dessein de ce monstre.

LAPEYROUSE, *prenant vivement le papier, et le lisant,*

« Si tu dis qui nous sommes, tu péris ainsi que ton enfant. ( *L'Amiral se retournant vers Lambert.* ) Misérable! c'est toi qui vas recevoir la mort.

MOUSTACHE.

C'est cela, général, tous ces brigands-là à la mer!

( En ce moment on entend plusieurs cris; on voit Clémentine éplorée, tenant son enfant dans ses bras, se jetter aux pieds de M. Lapeyrouse.)

## SCENE X.

Les Précédens, CLÉMENTINE, HENRY.

CLÉMENTINE.

Ah! monsieur, sauvez-moi, sauvez mon fils de la fureur de ces brigands:

PIÉTRO, *à part.*

Nous sommes perdus.

LAPEYROUSE.

Calmez-vous, Madame; près de moi vous n'avez rien à craindre.

CLÉMENTINE.

Ah! Monsieur, c'est à vous que je dois la vie, celle de mon enfant; vous nous avez sauvés du sein des flammes; achevez votre ouvrage, protégez-nous contre ces scélérats; ils ont assassiné mon époux.

LAPEYROUSE.

Votre époux !

CLÉMENTINE.

Hélas! un instant de plus, et nous étions aussi les victimes de leur rage.

LAPEYROUSE.

Les misérables!

MOUSTACHE.

J'étais sûr, morbleu! que c'étaient des coquins.

LAPEYROUSE.

Qu'on les charge de fers, et qu'ils soient mis à fond de cale jusqu'à ce que je puisse les livrer au supplice qu'ils ont mérité.

PIÉTRO ET JUAN.

Grace, grace, monsieur le Commandant.

LAPEYROUSE.

Qu'on les entraîne.

MOUSTACHE.

Mille platines! si on leur rendait bonne justice, nous aurions à bord de mauvais garnemens de moins, et quelques requins feraient un bon repas de plus. Allons en avant, et songez que je suis là.

(Piétro, Juan et Lamberti sortent avec humeur. Moustache leur impose par son air résolu, et les fait marcher devant lui d'un air d'autorité, en les forçant de s'incliner devant le général; Lapeyrouse, pendant ce tems, prodigue ses soins à Clémentine; Henry cherche à consoler sa mère).

## SCENE XI.

### LAPEYROUSE, CLEMENTINE, HENRY.

CLÉMENTINE.

Ah! que je vous dois de reconnaissance! Mais, pouvais-je attendre moins de votre générosité! L'habit que vous portez, votre langage, tout m'assure que vous ne bornerez pas là vos bienfaits, et que vous daignerez rendre à leur famille l'épouse et le fils d'un officier français.

LAPEYROUSE.

Ce titre, Madame, vous donne de nouveaux droits à ma protection. Rassurez-vous; ici vous n'êtes entourée que de vos compatriotes, et vous devez tout attendre de l'intérêt que vous leur inspirez; mais, par quelle fatalité vous trouviez-vous au milieu de ces brigands?

CLÉMENTINE.

Mon époux a servi long-tems avec honneur sous M. de Suffren. Avant de retourner en Europe, il voulut faire un voyage à l'île Luçon, où des affaires particulières exigeaient impérieusement sa présence. Nous partîmes de Batavia sur un petit bâtiment marchand. Éloignés de notre route par les ouragans, nous fûmes attaqués par

un corsaire malais. Mon malheureux époux périt dans le combat, et nous tombâmes au pouvoir de ces pirates. Ces misérables, poursuivis par une frégate hollandaise, vinrent chercher un refuge dans ces parages. Depuis vingt-quatre heures j'étais en leur pouvoir, et je n'attendais plus que la mort, quand un affreux incendie éclata à bord de leur navire...... Vous savez le reste, Monsieur ! vous m'avez conservé des jours que la perte de mon époux doit me rendre insuportables ; mais vous avez sauvé mon fils, et c'est maintenant le seul bien qui m'attache encore à la vie.

LAPEYROUSE.

Pauvre enfant ! Ah, Madame ! que de malheurs vous attendaient si loin de votre patrie ! Soyez sûre que je ne négligerai rien pour adoucir l'horreur de votre situation. — Combien je me trouve heureux d'avoir pu sauver la femme d'un officier français ! d'un camarade !.... Mais, si M. votre époux a servi sous M de Suffren, je dois le connaître. Puis-je vous demander son nom?

CLÉMENTINE.

Il se nommait Verneuil, et je suis la fille du capitaine d'Orgeville.

LAPEYROUSE.

Du capitaine d'Orgeville ? Epouse infortunée ! c'est le ciel qui m'a procuré les moyens de vous servir pour m'acquitter vers mon bienfaiteur.

CLÉMENTINE.

Que dites-vous, Monsieur ?

LAPEYROUSE.

Votre père a guidé mes premiers pas dans la noble carrière que je parcours aujourd'hui. Si j'y ai acquis quelque réputation, quelque gloire, c'est à ses sages conseils, à ses leçons, à son exemple que je les dois...... Ne craignez plus rien, Madame : je donnerais ma vie, s'il le fallait, pour conserver la vôtre ; et la fille du capitaine d'Orgeville peut compter à jamais sur le dévouement de Lapeyrouse.

CLÉMENTINE.

C'est à M. de Lapeyrouse que je dois mon salut !

LAPEYROUSE.

Oui, Madame, et c'est lui qui fait le serment de vous servir de protecteur, heureux de pouvoir concilier la reconnaissance avec ce qu'il doit à sa patrie.

## SCENE XII.

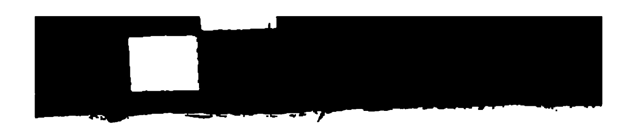
Les Mêmes, MOUSTACHE.

MOUSTACHE.

Mon Général, vos ordres sont exécutés. En retrouvant leurs camarades, nos trois coquins voulaient les engager à faire résistance, mais j'y ai mis bon ordre, et je n'ai quitté le pont qu'après avoir vu descendre le dernier.

LAPEYROUSE.

Bien, mon ami ! Madame, voilà votre sauveur ; c'est lui qui, en bravant tous les périls, s'est élancé le premier sur le bâtiment incen-





dié, et qui ne l'a quitté qu'après vous avoir arraché du milieu des flammes.

MOUSTACHE.

Parbleu! mon Général, vous en auriez fait tout autant si vous aviez été à ma place.

CLÉMENTINE.

Brave homme!..... Peut-être un jour pourrai-je vous prouver ma reconnaissance; mais, hélas! j'ai tout perdu.

MOUSTACHE.

Ne parlons donc pas de ça, Madame; en vérité, vous me...... (*Il s'essuye quelques larmes.*) Je vous vois hors de danger, vous et votre fils; mon Général est content de moi, je suis payé de tout ce que j'ai fait ...

LAPEYROUSE.

Oui, je suis content de toi, et j'espère t'en donner plus d'une preuve. D'abord, je te charge de veiller sur Madame et sur son fils. Les plus grands périls nous menacent encore; ces deux infortunés te doivent la vie....

MOUSTACHE.

Soyez tranquille, mon Général, il n'est rien que je ne puisse entreprendre pour exécuter vos ordres et conserver leurs jours. (*On entend un grand bruit sur le pont de la frégate*).

LAPEYROUSE.

D'où provient ce tumulte?.... Cours sur le pont, et que le maître d'équipage vienne sur-le-champ me parler.

MOUSTACHE.

J'y vais, mon Général. (*Il sort précipitamment.*)

CLÉMENTINE, *prenant son fils dans ses bras.*

Ah! mon Dieu! quel nouveau malheur avons-nous à redouter encore?

LAPEYROUSE, *qui a ouvert une des croisées.*

Quel ouragan..... avec quelle rapidité les courants nous entraînent.... Grand Dieu.... un instant de plus....

CLÉMENTINE.

Je frémis.

LAPEYROUSE.

Ah! courons moi-même.

## SCENE XIII.

### LAPEYROUSE, CLÉMENTINE, HENRY, VERMONT.

VERMONT, *accourant.*

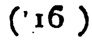
Mon Général, les vents viennent de tourner subitement à l'ouest; et la vague roule avec fracas sur les bancs de rochers qui nous entraînent.

LAPEYROUSE, *au maître d'équipage qui entre dans ce moment.*

Réunissez les pilotes; qu'on se mette à la sonde, peut-être pourrons-nous encore...

LE MAITRE, *criant à l'équipage.*

Oh! les pilotes à la sonde!





PLUSIEURS VOIX, *très-rapprochées.*

Voilà. (*On entend dans un grand éloignement les pilotes répét sur tout le bâtiment.*) Les pilotes à la sonde!

## SCENE XIV.

Les Précédens, plusieurs Officiers et Pilotes.

(Le plus grand mouvement paraît régner sur la frégate, les pilo tes accourent et se mettent à la sonde : l'épreuve se fait de galerie ; Lapeyrouse, Vermont et Clémentine paraissent at tendre le résultat avec la plus grande inquiétude.)

PREMIER PILOTE.

Dix brasses, fond de sable.

LAPEYROUSE.

Dix brasses! (*Les pilotes continuent à sonder, tout le monde groupe autour avec anxiété, le général parait vivement ému.*)

PREMIER PILOTE.

Six brasses ; sable par tout, eau trouble!

VERMONT, *égaré.*

Ciel! six brasses!... essayons de virer de bord, changeons route.

(*Un grand bruit se fait entendre et la frégate paraît éprouver u forte commotion. Tout l'équipage est dans la plus grande terreur*

TOUS.

Dieu!

LAPEYROUSE.

Il n'est plus tems, et nous sommes perdus.

## SCENE XV

Les Mêmes, tout l'Equipage en désordre, MOUSTACHE, arr vant avec effroi.

MOUSTACHE.

Général, la frégate est échouée, elle vient de toucher un roch que la hauteur des vagues n'a pas permis d'aperçevoir.

VERMONT, *bas à Lapeyrouse.*

Plus d'espérance!

LAPEYROUSE.

Ne nous laissons point abattre, que toutes les embarcations soie mises à la mer, la grande chalouppe, les canots, que tout l'équipag se mette à la remorque; que la frégate se roue sur ses ancres, n'est pas impossible de sauver le navire.

LE MAÎTRE, *remontant sur le pont.*

Au cabestan! au cabestan!

TOUS LES MARINS, *de dehors.*

Voilà!

LAPEYROUSE, *bas à Vermont.*

Le péril est imminent; songeons à sauver l'équipage. (*Haut* Allons, que chacun soit à son poste; que la frégate soit démâté que les charpentier s'occupent à enlever toute la mâture de rechang





abattez les grémens du vaisseau. Allons, mes amis, ne perdons pas courage; que mes ordres soient exécutés, et je réponds du salut de l'équipage.

( Tout le monde court à son poste. Le bruit que l'on entend de toutes parts, annonce que le plus grand mouvement doit régner sur le pont, et que les charpentiers s'occupent à abattre les mâts. Le tambour fait des roulemens prolongés; la terreur est au comble; le canon de détresse tire de minute en minute. Lapeyrouse donne divers ordres à plusieurs officiers, qui sortent aussitôt. )

## SCENE XVI.

LAPEYROUSE, CLÉMENTINE, HENRY, MOUSTACHE.

CLÉMENTINE, *embrassant son fils.*

Malheureux enfant! quel sort funeste!

LAPEYROUSE.

Sergent, que fais-tu là?

MOUSTACHE, *montrant Clémentine et son fils.*

Mon Général, je suis à mon poste; voilà l'instant d'agir. Je n'ai pas voulu vous le dire devant tout le monde; mais déjà la cale est sous l'eau, et la Sainte-Barbe n'est plus praticable.

LAPEYROUSE.

Grand Dieu! et ces malheureux..... hâte-toi de les délivrer.

MOUSTACHE.

Comment! de pareils coquins!...

LAPEYOUSE.

Ce sont des hommes; ils ne sont poins jugés, et, jusqu'à ce qu'ils le soient, je réponds de leurs jours. Obéis. Venez, Madame, et comptez sur mon dévouement.

( Il lui présente la main, et s'apprête à quitter la chambre avec elle. Un craquement effroyable se fait entendre. Le vaisseau, soulevé par les vagues, se fend sur tout l'arrière. La galerie de poupe est démontée avec le gouvernail, et le fond de la chambre, enlevé par la secousse et par la vague, laisse apercevoir les premières embarcations; les matelots sont groupés sur les débris. )

## SCENE XVII.

( Tout le monde au moment de la démolition, est occupé à divers travaux. Plusieurs grenadiers sur la galerie de poupe, veillent à la sûreté des embarcations Piétro et ses compagnons, dont les habits couverts d'eau attestent le péril auquel ils viennent d'échapper, accourent précipitamment. Moustache les a précédés. )

*pour les suivre*, ) Reste, Sergent. Mon ami, j'ai des remerciemens à te faire. Tu as sauvé cette nuit un des gens de mon équipage, et ton intrépidité a conservé les jours à la femme que nous avons trouvée sur le bâtiment incendié.

MOUSTACHE.

Général, c'était mon devoir... Jamais des soldats français ne laissent échapper l'occasion de faire une bonne action.

LAPEYROUSE.

C'est bien! mais mon devoir à moi est de te récompenser, et je ne t'oublierai pas.

MOUSTACHE.

Eh! morbleu, mon général, dans ce diable de voyage, où l'on a placé sur les deux vaisseaux trente de mes camarades pour servir et protéger les débarquemens, nous avons si peu d'occasions de faire notre métier, qu'il ne faut pas laisser échapper celles qui se présentent, et puisque nous n'avons pas ici le moindre coup de fusil à gagner, il faut bien faire une pauvre petite bonne action quand elle se trouve, cela fait toujours prendre patience en attendant mieux.

LAPEYROUSE, *le regardant fixément et d'un air de confiance.*

Je me souviendrai que tu es un homme sur lequel on peut compter.

MOUSTACHE, *enchanté de l'estime qu'il inspire à l'amiral, se redresse avec orgueil, et dit en portant, d'un air martial, la main à son bonnet.*

A la vie, à la mort, mon général.

LAPEYROUSE, *allant à Piétro et Juan, qui s'inclinent de nouveau.*

Eh! bien, malheureux, vous cherchez donc par vos discours à désespérer mes marins. C'est ainsi que vous reconnaissez l'hospitalité que nous vous accordons.

PIETRO.

Mon commandant, nous faisions des observations sur les mouvemens de la frégate, sur ses manœuvres; mais sans aucunes mauvaises intentions, je vous le jure.

LAPEYROUSE.

Vous connaissez ces parages ?

PIÉTRO, *bas à Juan.*

Tâchons de nous rendre utiles. ( *à Lapeyrouse.* ) Beaucoup, mon commandant.

JUAN.

Mon dieu, il n'y a pas un petit golfe, une petite baie, dont nous n'ayons connaissance.

LAPEYROUSE.

Et vous croyez que nous sommes exposés à de grands dangers par les brisans qui nous entourent.

JUAN, *avec intention, en regardant Piétro.*

Nous vous l'avouons, mon commandant, nous sommes dans un grand péril, notre position est cruelle, et nous ne savons pas de quelle manière nous pourrons en sortir?

LAPEYROUSE.

Vous avez navigué sur ces mers.

PIETRO.

Depuis dix ans nous les parcourons.

LAPEYROUSE, *commençant à concevoir des soupçons.*

Elles sont cependant éloignées de toutes les îles fréquentées par s navigateurs.

PIETRO.

Les tempêtes nous y ont jetés plusieurs fois.

LAPEYROUSE.

Qu'elle était la destination de votre bâtiment ?

PIETRO.

Manille....

JUAN.

Bornes....

LAPEYROUSE, *les observant.*

Tâchez d'être d'accord.

PIETRO, *sans se déconcerter.*

Nous avons raison l'un et l'autre, mon commandant ; après avoir uché le premier de ces ports, nous devions aller relâcher dans le cond.

LAPEYROUSE.

D'où étiez-vous partis?

PIETRO.

Du Port Jackson, sur la côte de la Nouvelle-Hollande.

LAPEYROUSE.

Qu'est devenu le journal de votre vaisseau ?

PIÉTRO.

Hélas ! mon commandant, les flammes l'ont consumé.

LAPEYROUSE.

De quoi se composait votre cargaison ?

PIÉTRO.

D'armes et de munitions, objets dont on a grand débit dans ces les.

LAPEYROUSE.

Quel était le nom de votre vaisseau ?

PIÉTRO, *après avoir hésité.*

Le Hasard.

LAPEYROUSE.

Combien aviez vous d'hommes dans votre équipage ?

PIETRO.

Soixante-cinq.

LAPEYROUSE, *dans le plus grand étonnement.*

Soixante-cinq... sur un bâtiment de commerce... Un petit avire ?

JUAN, *à part.*

Nous sommes perdus ; il s'est coupé !

LAPEYROUSE.

Quelle affreuse pensée vient frapper mon esprit... Aurais-je iné mon vaisseau des pirates qui désolent ces mers!... (*vivement, Moustache.*) Que les troupes prennent les armes ; que l'on assem-

PIETRO.

Eh bien ! tu ne devines pas les projets du commandant, tu ne vois pas que l'on sauvera les matelots français, et qu'on nous laissera là nous autres. Oui, voilà comme on compte nous récompenser des efforts que nous avons faits, des renseignemens que nous avons donnés à l'instant du naufrage ; car c'est à nous, à la connaissance que nous avons de ces mers qu'on doit le salut de l'équipage ; c'est nous qui avons indiqué ce banc de sable, sur lequel on a pu trouver un asyle au moment où la frégate s'est brisée. Nous avons aidé à y dresser cette tente avec les débris des vergues et des voiles !... Nous avons recueilli les planches, les tonneaux, les caisses ; enfin tout ce qui pouvait servir au salut de l'équipage, et l'on ne dira pas que nous avons dérobé la moindre chose !....

JUAN.

Pardi !... Il n'y avait rien à prendre !... Les barriques sont vides, les caisses brisées, et toutes les marchandises avariées.

PIETRO.

N'importe, nous nous sommes comportés en braves gens !.. E malgré tout cela, le commandant.... Où est-il à présent ?

LAMBERTI.

Sur les embarcations qui doivent venir nous prendre.

PIETRO.

Oui, à ce qu'on dit, mais je n'en crois rien.

JUAN.

Comment, tu penses qu'il voudrait nous abandonner.

PIETRO.

Ah ! je pense.... nous verrons, nous verrons.

JUAN.

S'il avait cette intention, aurait-il laissé au milieu de nous cet femme, cet enfant ? Grâce à Dieu, ils sont là sous cette voile do on a fait une cabine.

PIETRO.

Dis donc grâce à moi, à ma présence d'esprit !... Il n'est pas malheur que nous n'ayons éprouvé depuis que cette femme a mis pied sur notre bord.

JUAN.

C'est que sans l'accident arrivé à la frégate, nous serions pe être maintenant accrochés à la grande vergue ; car le commada avait diablement pris ses intérêts.

PIETRO

Aussi je ne puis supporter l'idée de la voir échapper au danger tandis que nous y restons ; aidé de quelques camarades, je la forç de me suivre, et je m'en réjouis, car elle et son fils nous réponde du commandant.

JUAN.

C'est bien dit, il ne faut pas souffrir qu'elle nous quitte.

LAMBERTI.

Oh ! morbleu, je t'en réponds !

PIETRO.

Si vous avez ce courage, votre salut est certain ; mais si vous ê

assez lâches pour vous laisser abandonner, vous périrez tous; c'est moi qui vous le dis.

JUAN.

Oh! nous y mettrons bon ordre.

PIETRO.

En ce cas, mes amis, entendons-nous bien; que nous puissions seulement nous emparer d'une chaloupe, et je suis certain..... Fiez-vous à mon expérience, je saurai vous conduire; mais surtout pas d'indiscrétion: j'ai vu parmi les matelots qui composent l'équipage quelques Japonais et sept Malais, il sera facile de les mettre de notre bord: quant aux Français, pas un mot; ces gens-là ne savent que se battre et obéir à leurs chefs..... défions-nous d'eux; au contraire; observons le commandant, épions toutes les démarches de ce sergent, de ce Moustache, qui se donne les tons....

## SCENE III.

Les Précédens, MOUSTACHE, *qui est entré vers la fin de la scène, et qui a entendu les derniers mots de Piétro.*

MOUSTACHE.

De couper les oreilles à ceux qui trompent leurs camarades pour les exciter à la révolte.

LAMBERTI ET JUAN.

Comment.....

PIETRO, *à part.*

Le diable d'homme.

MOUSTACHE.

Ah! tu te proposes d'épier mes démarches; eh bien, moi, je te promets de ne pas te perdre de vue, et morbleu! si tu ne marches pas droit, tu trouveras à qui parler.

PIETRO.

En vérité, cet homme.....

MOUSTACHE.

Cet homme n'a jamais reculé d'un pas devant des gens qui valaient mieux qu'un Piétro; je ne crains ni toi ni ceux qui te ressemblent; fais ton devoir, obéis aux officiers, encourage tes compagnons, et tu n'auras pas à te plaindre de moi; mais morbleu! qu'il t'échappe un seul mot contre le brave Lapeyrouse, et je..... je ne te dis que çà.

PIETRO.

Crois-tu m'effrayer avec tes menaces? Je fais mon devoir en instruisant mes camarades du danger auquel ils sont exposés, en leur indiquant les moyens d'échapper à une mort certaine, ne suis-pas?..

MOUSTACHE.

Tu es un fourbe, un pirate; mais je me calme: car si je me mettais en colère çà irait mal; et puisque l'amiral a eu la bonté de ne point vous faire pendre, il faut bien que je... Tout ça se retrouvera; patience; *(au reste de l'équipage)* vous, mes amis, quoique vous ayez le malheur d'être les camarades de ce vaurien, vous vous êtes

bien montrés à l'instant du danger, j'espère que vous n'écouterez pas ces mauvais conseils, et que vous vous en rapporterez à votre digne commandant du soin de vous sauver; (*aux Français*) pour vous, camarades, rien à vous dire, vous n'oublierez jamais que le courage est la première vertu d'un marin; d'un soldat, comme l'obéissance est son premier devoir.

PIETRO, *ironiquement.*

C'est çà, obéissez, ne dites rien, et dût-on vous conduire à une mort certaine....

MOUSTACHE.

Il faudrait encore se soumettre; les braves ne calculent pas le danger: l'officier commande, le soldat obéit; et quand on lui crie: *en avant, marche!* le soldat français ne regarde pas derrière lui.

PIETRO.

Cependant.

MOUSTACHE.

Oh! ce n'est pas pour toi que je dis cela, tu n'es pas du pays, tu n'entends pas la langue.

PIETRO, *bas à Juan et à Lamberti.*

Venez par ici, j'ai à vous parler.

(*Tous trois remontent la scène et semblent parler avec chaleur; plusieurs matelots les entourent, et forment un groupe de mécontens.*)

MOUSTACHE, *à un matelot qui sort de la tente.*

Eh bien, cette pauvre femme?... Toujours bien triste!... N'avoir pas pû la placer sur les embarcations!.... Que va-t-elle devenir?... Et le général, qui n'est pas encore de retour! Je voudrais pourtant bien qu'il fut ici; car ces drôles-là!.....

(Les matelots consternés n'aperçoivent que la mer, dont les vagues viennent battre les bords du banc. Un bruit de mécontentement part dans ce moment du groupe où se trouve Piétro.)

MOUSTACHE, *à part.*

Ces coquins-là machinent encore quelque chose.

PIETRO, *élevant la voix.*

Quand je vous dis que nous sommes perdus, que rien ne peut nous sauver; à chaque instant la brume devient plus épaisse, les vagues couvrent déjà une partie de ce banc; et avant une heure nous serons tous engloutis.

TOUS.

Grand Dieu!

MOUSTACHE.

Le misérable!...

PIETRO.

Nous ne pouvons compter, pour nous sauver, que sur les embarcations; et pourquoi semblent-elles se disposer à s'éloigner de nous?

LAMBERTI.

Et parbleu, leurs ancres sont amarées à ce banc de sable, saisissons les cables, et forçons les chaloupes à se rapprocher.

PIETRO.

C'est cela, courage, enfans, aux cables.

MOUSTACHE.

Qu'allez-vous faire, mille bombes ?

TOUS, *sans l'écouter.*

Aux cables! aux cables !

( Ils se précipitent sur les cables, et travaillent à rapprocher les chaloupes ; Moustache est furieux, mais il se contraint en montrant son chevron et indiquant qu'il ne peut donner d'ordre. )

## SCENE IV.

Les Mêmes, VERMONT.

VERMONT, *accourant.*

Dieu! que faites-vous ! arrêtez, je vous l'ordonne. (*Ils s'arrêtent.*)

PIETRO.

Nous voulons nous sauver; courage, mes amis.

( *Quelqu'un parle au porte-voix ; dans l'éloignement on reconnaît la voix de Lapeyrouse, qui crie :* arrêtez, arrêtez.)

VERMONT.

Attendez, on vous parle des chaloupes, on vous ordonne d'arrêter ; obéissez.

TOUS, *sans écouter.*

Aux cables, aux cables! hâlons les cables.

( *Continuation du mouvement de halage ; l'autorité de Vermont est méconnue* )

## SCENE V.

Les Mêmes, Matelots dans la Chaloupe.

( On voit paraître successivement, à deux plans du banc, la chaloupe, le grand et le petit canot ; ces trois embarcations sont remplies de matelots, de soldats, etc. On y remarque plusieurs officiers ; Lapeyrouse est dans le petit canot, les pirates jettent un cri de joie en voyant les embarcations si près d'eux. )

LAPEYROUSE, *du canot.*

Point de craintes, je viens vous sauver.

TOUS LES MATELOTS.

Les chaloupes, les chaloupes.

( *Ils tentent de les amener tout-à-fait à bord du banc.*)

LAPEYROUSE, *aux marins qui sont dans les chaloupes.*

Coupez vos amarres, éloignez-vous.

( On coupe les amarres ; les pirates furieux saisissent des fusils, et couchent en joue les marins des chaloupes ; Lepeyrouse s'élance sur le banc, et leur dit, en découvrant sa poitrine.

Malheureux ! oserez-vous assassiner votre général !

VERMONT ET MOUSTACHE.

Mon général !

(*Les matelots français tombent à ses pieds, et les rébelles restent saisis de respect.*)

LAPEYROUSE.

Ces chaloupes vont sauver d'abord une partie de vos camarades, et viendront ensuite vous arracher aux périls qui vous environnent; quant à moi, je reste au milieu de vous; et quel que soit le sort qui nous attend, je ne vous quitte plus.

(*Piétro et les siens restent consternés, les chaloupes disparaissent.*)

LAPEYROUSE.

Pourquoi cette émeute? C'est par mon ordre que les chaloupes se sont éloignées.

TOUS *étonnés.*

Par votre ordre, Général !

LAPEYROUSE.

Oui, elles vont à la recherche de l'*Astrolable*, qui croise dans ces parages, et qui seule peut vous donner tous les secours nécessaires dans la position terrible où nous nous trouvons; qu'elles puissent gagner la terre, et bientôt elles reviendront nous sauver à notre tour.

PIÉTRO.

La terre, elles n'y parviendront pas.... la brume, qui épaissit à chaque instant, leur en dérobera la vue.... Encore, s'il y avait parmi vos matelots quelqu'un qui connût ces parages.... comme moi, par exemple.

LAMBERTI.

Et quand elles réussiraient, nous ne pourrions rester sur ce maudit banc, que les flots peuvent couvrir d'un moment à l'autre.

JUAN.

Nous sommes ici plus de soixante.

PIÉTRO.

Soixante !.... et pas de vivres.

CLÉMENTINE, *embrassant son fils.*

Malheureux enfant !....

LAPEYROUSE.

Vermont, faites-moi donner les cartes et le compas de route qu'on a dû déposer dans mon cabinet.

VERMONT.

Nous n'avons rien de tout cela, Monsieur.

LAPEYROUSE.

Comment, j'avais expressément recommandé....

VERMONT.

Nous quittâmes la frégate avec une telle précipitation, un tel désordre, que tous ces objets auront sans doute été oubliés à bord.

LAPEYROUSE.

Que me dites-vous? Quelle position !

VERMONT.

On nous a donné trois barriques de vin, mais à peine possédons-nous douze livres de biscuit, et je crains....

LAPEYROUSE, *lui prenant la main.*

Chut.... (*Aux matelots.*) Calmez-vous, mes amis; et, loin de vous livrer au désespoir, songez que ce n'est que par la plus grande fermeté, que nous pouvons échapper aux dangers qui nous environnent.

JUAN, *avec humeur.*

Echapper, nous ne le pouvons plus.

PIÉTRO.

C'est impossible; une mer houleuse....

LAMBERTI.

Sans cartes, sans intrumens!

JUAN.

Pas de vivres.

PIETRO.

as seulement une jarre d'eau.

PLUSIEURS MATELOTS.

Nous allons tous périr!

PIETRO.

Et comme nos efforts seraient inutiles, je ne fais rien moi.

TOUS.

Ni moi non plus, ni moi non plus!

LAPEYROUSE.

Malheureux! voulez-vous me faire repentir d'avoir brisé vos fers pour vous soustraire au trépas! Au milieu des horreurs du naufrage, je vous ai vu seconder nos efforts; plusieurs d'entre vous ont su me faire oublier leurs crimes en se dévouant pour sauver mes matelots!.... Continuez, unissons-nous franchement pour le salut commun; votre pardon est à ce prix. Notre situation est terrible; mais elle n'est point désespérée; nous avons peu de vivres: hé bien, ils seront également distribués; la part de chaque individu sera réglée d'après la quantité que nous en possédons encore. Rassemblons les débris que les vagues ont jettés sur ce rocher. Construisons une embarcation, et profitons du premier instant de calme pour tenter de gagner la terre. De l'accord, surtout; songez que je reste au milieu de vous, et que nous nous sauverons ou que nous périrons ensemble.

(*Tous intimidés par la fermeté de l'Amiral, s'inclinent et se retirent en silence; Piétro les guide et Vermont les suit.*)

## SCENE VI.

LAPEYROUSE, CLEMENTINE, HENRY, MOUSTACHE, deux ou trois Matelots au fond, chargeant des pièces de bois, des planches, etc., etc.

LAPEYROUSE.

Les voilà plus calmes; mais pourrais-je les tromper long-tems

sur le danger de leur situation ! De moment en moment nos périls s'accroissent, et bientôt peut-être... *Apercevant Clémentine et son fils.* Vous ici, Madame ! Eh, par quelle fâcheuse méprise avez-vous été conduite sur ce rocher, quand j'avais expressément ordonné de vous faire embarquer sur la grande chaloupe ?

CLÉMENTINE.

Au milieu du désordre qui régnait sur votre frégate, je fus saisie par les pirates ; ignorant vos intentions, et ne pensant qu'à sauver mon fils, je les ai suivis sans résistance

LAPEYROUSE.

Les misérables ! Et leur révolte à l'instant du départ des chaloupes m'a ôté les moyens de vous éloigner de ce lieu funeste !.... O mon Dieu, ne devais-je retrouver la fille de mon bienfaiteur que pour lui voir partager l'horreur de ma situation !

MOUSTACHE.

Pauvre femme ! malheureux enfant ! ça me fait mal à moi !....

CLÉMENTINE.

Général, vous n'avez donc plus d'espérance ?

LAPEYROUSE.

Aucune. Il était de mon devoir de sauver les matelots français, même au péril de ma vie ; je les ai fait embarquer les premiers : il ne reste près de moi que quelques marins intrépides. Je puis compter sur eux ; mais ils sont en trop petit nombre pour résister aux pirates, et ces brigands, enhardis par notre faiblesse, vont se porter aux derniers excès. Jugez de ce que nous avons à redouter !.... Aujourd'hui même les vivres vont nous manquer, et si le ciel ne vient à notre secours, nous devons tous expirer les uns après les autres dans les horreurs de la faim et du désespoir.

CLÉMENTINE.

Mon fils !..... Ah ! cette idée me fait frémir !.....

## SCENE VII.

### Les Mêmes, VERMONT.

VERMONT.

M. de Lapeyrouse, tout est perdu !

CLÉMENTINE.

Ciel !....

LAPEYROUSE.

Qui y a-t-il ?.....

VERMONT.

A peine éloignés de vous, les pirates et les soldats malais sont retombés dans leur première terreur ; j'ai voulu faire arrêter Piétro, mais ces infâmes forbans ont levé leurs sabres sur les matelots français : votre présence peut seule arrêter le désordre.

MOUSTACHE.

Les scélérats !......





LAPEYROUSE, *vivement.*

Marchons, M. de Vermont.

CLEMENTINE.

Monsieur, ils vont vous assassiner : restez, restez, je vous en conjure.

LAPEYROUSE.

Je ne le puis, Madame, mon devoir m'appelle, et je cours le remplir....

CLEMENTINE.

Quel bruit! quels cris....

(Lapeyrouse prend Clémentine dans ses bras et la conduit sous la tente; on dépose son fils auprès d'elle; il prend ensuite une paire de pistolets et les mets à sa ceinture.

LAPEYROUSE.

Le brnit redonble, courons maintenant.

CLEMENTINE.

Ah! je succombe à tant de maux.

MOUSTACHE.

Je vous suis, mon général. (*Ils s'éloignent rapidement.*)

## SCENE VIII.

CLEMENTINE et HENRY, sous la voile.

(Clémentine ouvre les yeux, regarde autour d'elle, et semble chercher à rappeler ses sens; bientôt ses idées se fixent, elle songe au danger de son fils et se précipite à genoux près du coffre sur lequel on a couché l'enfant; dans ce moment Piétro, Lamberti et un matelot paraissent au fond. Ils ont l'air extrêmement agité et semblent chercher quelque chose. Peu de tems après on aperçoit Juan qui nage et fait tous ses efforts pour atteindre le banc, il y parvient enfin et aidé de ses camarades, il remonte; tous descendent la scène et viennent se placer près de la barrique à côté de la tente; ils n'aperçoivent pas Clémentine.)

## SCENE IX.

Les Mêmes, PIETRO, JUAN, LEMBERTI.

JUAN.

Ah! Santa Madona, que je l'ai échappé belle! diable de sergent, quel plongeon j'ai fait.

LAMBERTI.

Heureusement nous t'avons suivi.

JUAN.

Plus heureusement encore je nage bien.

PIÉTRO.

Mes amis, je suis enchanté de cet événement.

JUAN.

Oui ! c'est-cà, je te remercie.

LAMBERTI.

Ecoute, Juan, tu as été trop loin.

JUAN.

Parbleu, on voulait m'envoyer bien plus loin, comme tu vois.

PIETRO.

C'est votre faute; d'après le projet que vous avez conçu de no emparer d'une des embarcations il nous faut des vivres : vous voul vous saisir des barriques, on vous resiste, et vous les jetez à la m c'est très-maladroit.

JUAN.

Oh ! nous les jetons !... nous en buvons d'abord. Le comma dant arrive! il parle, on ne l'écoute pas ; il veut agir, on fait rés tance ; je me trouve là sottement, ce maudit sergent veut me port un coup de sabre, et je ne puis l'éviter qu'en me jettant à l'eau.

PIETRO.

Le malheur est que le vin soit perdu, car il nous fera faute qu au reste, tout est pour le mieux; cet acte de violence va, je l'espè décider les soldats malais à s'armer contre l'équipage français, c'est qu'il nous faut.

CLÉMENTINE, *à part.*

Qu'entends-je !

JUAN.

Ah! voilà encore une barrique de vin.

LAMBERTI.

C'est à présent tout ce qui nous en reste.

JUAN.

Il y a un fosset. Quelque coquin en aura volé.

( *Il tire un coco de sa poche et ôte le fosset.* )

LAMBERTI, *montrant un autre baril.*

Çà, c'est un baril de poudre.

PIETRO.

Mets-le là ; il ne faudra pas l'oublier. ( *à Juan qui tire du vi* Eh bien ! eh bien, que fais-tu donc ?

JUAN, *lui passant la tasse.*

Tiens, bois un coup, çà te donnera des forces.

PIETRO.

Bon pour un coup, mais pas d'avantage; il faut le conserver.

JUAN.

Pardi, autant vaut que nous le buvions que de le laisser aux mate français. ( *Il s'agenouille et boit à même la pièce.* )

LAMBERTI.

Les Français n'auront pas le tems d'en boire.

CLEMENTINE, *à part.*

Que disent-ils ?

JUAN.

Tu veux donc absolument...

LAMBERTI.

Il n'y a plus moyen de faire autrement ; nous sommes beaucoup trop de monde pour parvenir à nous sauver tous, il faut nous débarasser de tous ceux qui pourraient nous gêner.

CLÉMENTINE, *à part.*

Les misérables !

PIÉTRO.

Le fait est qu'il n'y a plus moyen de faire autrement.

(*Tendant la tasse à Juan, qui est toujours à genoux près de la barrique.*)

LAMBERTI.

Tu sens bien que nous commencerons par le commandant.

CLÉMENTINE, *à part.*

Mon sang se glace.

PIÉTRO.

Et M. de Vermont.

LAMBERTI.

La femme qui nous a dénoncés, son enfant...

CLÉMENTINE, *à part.*

Mon fils.

JUAN.

Et surtout Moustache ! mes bons amis, je vous recommande Moustache.

PIÉTRO.

Et tous ceux dont nous pouvons nous défier.

JUAN.

Quand cela se fera-t-il ?

PIÉTRO.

Mais, nos gens ont la tête montée, les dangers qu'ils courent les mettent hors d'eux-mêmes, et je ne serais pas étonné que dans ce moment...

CLÉMENTINE, *égarée, se présentant à eux.*

Grand dieu ! scélérats ! qu'osez-vous dire ?

TOUS.

Ah ! mon Dieu !...

( Surprise des trois matelots ; Clémentine est debout devant la tente : elle tient son fils dans ses bras, un grand bruit se fait entendre. )

## SCENE X.

Les Mêmes, LAPEYROUSE, VERMONT, MOUSTACHE, Matelots, Soldats.

( Plusieurs matelots entrent en désordre, après eux vient l'amiral, le sabre à la main ; Vermont, Moustache et quelque ma-

telots fidèles le suivent et le défendent; viennent ensuite un grand nombre de pirates le sabre à la main. Clémentine en apercevant Lapeyrouse se précipite près de lui avec son fils, Moustache et Vermont la couvrent de leur corps. Les révoltés s'arrêtent un instant.)

LAPEYROUSE.

Misérables, vous osez menacer mes jours!

MOUSTACHE.

En avant, bataillon carré autour du général, et face aux coquins.

VERMONT.

Marins, défendez votre amiral.

MOUSTACHE, *apercevant Juan.*

Ah! sournois de forban, tu bois le vin de l'équipage.

(*Il lui donne un coup de poing qui le renverse au milieu de ses camarades.*)

PIÉTRO.

Camarades, voilà comme on nous traite. Vengeance!.... Vengeance!...

LAPEYROUSE.

Français, assurez-vous de ce brigand.

PIETRO.

M'arrêter! c'est impossible, mes camarades ne le souffriront pas.

LAPEYROUSE.

Scélérat, tu oses encore me braver!...

(Il saisit un pistolet et ajuste Piétro; Clémentine se précipite sur lui et détourne le coup. Henry effrayé se jette aux genoux de l'amiral; cette action excite un mouvement de rage parmi les pirates, ils entourent Piétro et se disposent à le défendre.)

LAPEYROUSE.

Bas les armes, misérables, je vous l'ordonne.

PIETRO.

Rendre nos armes, quand on nous maltraite, quand on nous abandonne...

LAMBERTI.

Quand on a juré de faire périr jusqu'au dernier de nous; non, vengeance!... vengeance...

TOUS.

Vengeance!

(Ils lèvent leurs armes et font un mouvement pour se précipiter sur Lapeyrouse. Effroi de Clémentine; Vermont et les matelots se disposent à défendre l'amiral, mais ils vont être accablés par le nombre; dans ce moment Moustache pose le canon de son fusil sur le baril de poudre et s'écrie:)

Obéissez coquins, ou je vous fais tous sauter. (*Tous s'arrêtent.*) Soumettez-vous, mille bombes ou je vous évite les dangers du naufrage.

PIETRO.

Le diable d'homme, il n'y a pas moyen de résister.

(Piétro donne l'exemple, et met un genou à terre; les pirates hésitent un moment; enfin ils se décident à prendre le parti de la soumission, et s'agenouillent devant Lapeyrouse.)

MOUSTACHE.

A la bonne heure, vous commencez à devenir raisonnables. J'aime ça, moi; allons, allons, continuez pendant que vous êtes dans de bonnes dispositions: rendez vos armes.

LAMBERTI.

Quitter nos armes: jamais.

MOUSTACHE, *les menaçant.*

Ah! vous recommencez.

PIETRO.

Non, non, non, M. le Sergent, nous sommes soumis.

JUAN, *effrayé.*

Mais permettez-nous de présenter nos petites réclamations à M. le Général.

LAPEYROUSE.

Parlez.

PIETRO, *embarrassé.*

Nous sommes prêts à exécuter vos ordres; car vous avez donné une très-bonne idée, mon Général, en continuant, comme nous l'avons déjà fait, à lier ensemble quelques débris de la frégate, nous pouvons en très-peu de tems avoir construit une espèce de radeau, sur lequel on tentera de gagner la terre; mais cette embarcation ne pourra contenir qne très-peu de monde, et nons sommes beaucoup.... beaucoup trop.

LAPEYROUSE.

Que dites-vous?

LAMBERTI.

Qui nous répondra d'ailleurs que nous pourrons profiter de cette dernière ressource? Avant de songer à nous, vous voudrez d'abord sauver vos matelots, cette femme, cet enfant, vous même.... Et si nous restons ici sans vivres, sans moyen d'échapper, quel sera notre sort?

LAPEYROUSE.

Pouvez-vous croire?

LAMBERTI.

Dans notre position, il faut se méfier de tout, et vous ne devez pas être assez content de nous pour prendre un grand intérêt à notre salut. Je ne vois qu'un seul moyen de faire cesser nos craintes, c'est de tirer au sort.

TOUS.

Au sort!

LAMBERTI.

Lui seul doit décider: c'est le vœu de tous mes camarades, il ne doit pas y avoir de préférence.

TOUS LES PIRATES.

Oui, le sort, le sort.

LAPEYROUSE.

(*bas à ses officiers*). Le salut de mes matelots me force à leur céder. (*Haut.*) Il n'est plus ici de rang, de distinction. Le malheur nous rend tous égaux. Chacun de nous a les mêmes droits; mais je le déclare sans crainte d'être démenti par ces braves qui m'entendent, si le sort nous favorise, loin de vous abandonner, nous n'épargnerons rien pour sauver vos jours; j'exige de vous le même serment.

PIETRO.

Soit, nous le jurons. (*bas a Lamberti*) Ça n'engage à rien.

LAMBERTI.

Commençons.

PIETRO.

Vîte dans mon chapeau, des pièces de monnaie; ceux de nous à qui il tombera une pièce d'argent profiteront du radeau pour quitter le rocher.

LAMBERTI.

Ceux qui en amèneront une de cuivre, resteront sur ce banc de sable.

CLEMENTINE.

Comment, vous les abandonnez?....

PIETRO.

A la grâce de Dieu *vidant sa bourse dans son chapeau*). Voilà de la monnaie de cuivre; Lamberti, tu as de l'argent toi.

LAMBERTI, *vidant sa bourse.*

En voilà.

CLEMENTINE.

Affreuse situation.

LAPEYROUSE.

Rassurez-vous, Madame, vous n'avez rien à craindre tant que j'existerai.

PIETRO.

Là, voilà ce que c'est.

(Piétro couvre son chapeau d'un mouchoir; il tourne autour de l'Amiral, et hésite à le lui présenter; Lapeyrouse lui fait signe d'approcher, et sans montrer la moindre émotion, tire une pièce; c'est une pièce d'argent. Joie de Clémentine et de tous les Français.... dépit de Lamberti; rassuré par la résignation de l'Amiral; Piétro présente le chapeau à Clémentine, qui, rassemblant tout son courage, tire une pièce; elle est de cuivre. Douleur de Lapeyrouse, de Moustache; joie maligne de Piétro. Ce misérable ose présenter le chapeau à Henri. Lapeyrouse et Clémentine frémissent; Moustache indigné fait passer l'enfant derrière lui, et avance la main pour tirer; il amène une pièce d'argent; il la cache et ne

la regarde qu'avec précaution ; ensuite il s'approche de Clémentine, qui est restée accablée, prend dans sa main la pièce de cuivre qui lui est échue, et lui donne en échange celle d'argent qu'il a tirée, en s'écriant : )

Madame est sauvée ; c'est moi qui resterai.

CLEMENTINE.

Que vois-je ?

LAPEYROUSE.

Brave homme !

(Pendant que Piétro tient son chapeau pour faire tirer les personnages principaux, Juan en fait autant au fond de la scène avec les soldats et les matelots ; on reconnaît à leur désespoir ceux à qui le sort fatal écheoit. )

PIÉTRO.

Allons, le sort est décidé ; hâtons-nous de préparer les embarcations.

MOUSTACHE, *prenant le chapeau des mains de Piétro.*

Et tu ne parles pas de toi, camarade ; à ton tour, maintenant.

PIETRO, *effrayé.*

Moi ! oh ! volontiers ; tiens, Juan.

MOUSTACHE.

Non, non, c'est moi qui veux te rendre ce petit service.

*(Piétro, feint un air d'assurance et met la main au chapeau, quoi qu'en hésitant, il amène une pièce de cuivre.)*

MOUSTACHE, *jettant le chapeau, saisissant Piétro et voulant l'entraîner sur la partie du banc qui est submergée.*

Ah ! mille bombes ! ç'en est assez ; je fais grâce à tous les autres ; mais toi, foi de Moustache, tu ne l'échapperas pas, et tu resteras sur ce rocher, dussé-je trouver la mort, en faisant sentinelle pour t'y retenir.

PIETRO, *effrayé.*

Comment ! comment, vous voudriez ?...

MOUSTACHE.

Passe devant moi, et que tes dignes camarades te suivent ; allons, allons, un peu de bonne volonté.

PIETRO.

Mes amis, mes camarades, me laisserez-vous périr.

TOUS.

Non, non, sauvons Piétro.

( Tous ceux que le sort a désignés se réunissent autour de Piétro ; ils paraissent en proie à une sombre fureur, Moustache est contraint de l'abandonner : les sabers sont tirés de nouveau. Ces furieux entourent l'amiral qui, aidé seulement

de Vermont et de quelques matelots fidèles, se retire près de la tente, et oppose le plus grand sang-froid aux efforts de la multitude qui veut l'assaillir. Dès le commencement de la scène, le théâtre s'est couvert de nuages épais, la mer est devenue extrêmement agitée, et les éclairs ont sillonné la nue. Dans ce moment le tonnerre gronde avec fracas, et tout le monde reste immobile de terreur.)

TABLEAU.

## SCENE XII.

(Le désordre recommence : il s'accroît à chaque instant; l'orage est épouvantable, les éclairs, les coups de tonnerre se succèdent avec rapidité. Les pirates furieux courent çà et là sur le banc en poussant des cris affreux. Ils jettent à la mer les barils de poudre et la barrique de vin restés sur le banc de sable; ils massacrent les matelots français, et n'épargnent par même un malheureux blessé qui implore leur pitié. Plusieurs ont saisi Clémentine et son fils; ils sont prêts à précipiter l'enfant dnas les flots, lorsque Clémentine jetant un cri terrible, leur arrache Henry, s'accroche au mât qu'elle tient fortement embrassé et cherche à résister à leurs efforts. Dans ce moment, le mât se brise et menace d'écraser dans sa chûte Clémentine et son fils. Un pirate reçoit le coup et tombe sur le devant de la scène.)

## SCENE XIII.

(Le mouvement de la mer devient à chaque instant plus violent. Les vagues arrivent sur le banc de sable, s'élèvent et en submergent un partie. On aperçoit alors, à la lueur des éclairs, un bâtiment extrêmement éloigné.)

TOUS LES MATELOTS, *avec joie.*

Voile, voile, secours !

PIÉTRO.

Oui, mes amis, c'est un vaisseau.

CLÉMENTINE.

Serait-il possible ?

(Piétro et les pirates prennent leurs pistolets, et brûlent quelques amorces afin de se faire remarquer du bâtiment; dans ce moment, un éclair très-fort vient refleter sur le navire.)





LAPEYROUSE.

Ce bâtiment ne peut nous donner aucun secours : c'est la frégate que les flots ont entraînée.

PIÉTRO.

C'est un vaisseau qui vient à nous, tâchons de l'atteindre, et nous sommes sauvés.

UN MATELOT.

Au navire, courons au navire !

( Ils se jettent à la mer, tout-à-coup la foudre éclate et le navire s'engloutit.)

## TABLEAU.

## SCENE XIV.

La mer se calme et les vents paraissent souffler avec moins de violence ; un morne silence succède aux cris de fureur qu'on entendait il n'y a qu'un instant sur le banc. Les matelots qui ont survécu à leurs malheureux camarades sont, les uns comme des gens qui attendent la mort, les autres en prières. Moustache tient dans ses bras le petit Henry, qu'il cherche à rappeler à la vie.

LAPEYROUSE.

Ç'en est fait, plus d'espoir de salut !.... Une partie de mon équipage est tombée sous les coups de ces brigands !.... Les matelots qui me restent, épuisés de fatigue, couverts de blessures, et en proie à toutes les horreurs du besoin, sont hors d'état de rien entreprendre ; nous ne reverrons plus notre chère patrie.

MOUSTACHE.

Pauvre femme !.... Malheureux enfant !.... Impossible de les sauver !..

LAPEYROUSE, *dans la plus profonde douleur.*

Ah ! du moins n'abandonnons pas ces infortunés à l'excès de leur désespoir ; remplissons mon devoir jusqu'au dernier moment.

( Lapeyrouse cherche à ranimer le courage de ses matelots, il leur prodigue des soins, panse leurs blessures ; tous l'entourent et tendent leurs bras vers lui, comme vers leur dernier espoir ; pendant ce mouvement, le fond du théâtre s'éclaire, et l'on aperçoit à l'horizon, et dans un extrême éloignement plusieurs dunes de sable.)

VERMONT, *avec joie.*

Mon Amiral, terre, terre.

MOUSTACHE.

La terre! notre radeau est pret.

LAPEYROUSE.

Nous sommes sauvés ! ô mes amis, prosternons-nous devant ce Dieu qui nous rend à la vie.

(Tous s'agenouillent la tête découverte et les bras étendus vers cette terre, objet de tous leurs vœux. La toile tombe.)

*Fin du deuxième Acte.*

---

# ACTE III.

*Le théâtre représente une plage aride; au fond une chaîne de dunes sablonneuses. Des denx côtés de la sèène, des rochers au milieu desquels s'élèvent des arbres d'une hauteur immense. Sur la droite, au premier plan, un tombeau formé d'un petit tertre et de quelques pierres assemblées les unes contre les autres. On lit sur ce petit mausolée cette épitaphe :* Henri de Bacheville, Chevalier du mérite militaire. *A gauche, au deuxième plan, l'on voit un poteau planté en terre, et sur lequel est écrit :* Le Capitatne Coock, l'année 17....

---

## SCENE PREMIERE.

(Au lever du rideau l'on voit une grande quantité de sauvages groupés çà et là sur le théâtre, et principalement sur les hauteurs. Les femmes occupent le devant de la scène, et tout doit offrir le tableau d'une peuplade de sauvages, au moment où elle va célébrer la solennité d'un mariage; le chef de la tribu donne des ordres; on amène deux jeunes filles et deux indiens, et l'on commence la cérémonie; le chef, placé devant un autel de feuillage, reçoit leur serment et les unit; les deux époux reçoivent de ses mains une guirlande, avec laquelle ils enchaînent leur nouvelle épouse; tout le peuple semble appeler sur eux les bénédictions du ciel, et les entoure en témoignant leur joie et leurs vœux pour leur bonheur. On pré-

sente aux nouveaux époux les calumets ; les deux Indiennes, après quelques momens d'hésitation, soufflent dessus, les éteignent, selon l'usage du pays, et s'éloignent avec leur époux. Mouvement général, danses et réjouissances indiennes. )

( On entend deux ou trois coups de feu. Frayeur des sauvages. Les chefs qui sont sur les dunes annoncent l'approche des Européens. Les Indiens y montent et redescendent en exprimant leur incertitude. Moment de silence. On entend crier au-delà des dunes : *Courage ! nous tenons la côte... A la côte, à la côte !*

( Le chef de la peuplade ordonne alors aux Indiens de s'éloigner, afin de connaître les desseins des Européens, avant de se montrer à eux. Tous se retirent en silence sur l'ordre de leur chef. Marche et sortie générale. )

## SCÈNE II.

### PIÉTRO, LAMBERTI, JUAN et les Pirates.

(Ils reparaissent à l'avant-scène du côté opposé à celui d'où sortent les sauvages.)

PIÉTRO, *dit en entrant.*

Les sauvages s'éloignent; quel espoir!

JUAN.

Oui, mais les Français arrivent; quel malheur!

LAMBERTI.

Serions-nous obligés de les combattre ?

JUAN.

Avec quoi? nous n'avons point d'armes à feu, et quand nous en aurions.. Tiens, moi, j'aimerais mieux les tromper... cela me paraît plus sûr.

PIÉTRO, *redescendant la scène.*

Une partie de l'équipage du vaisseau est parvenue à se sauver.

JUAN.

Parbleu ! lorsque nous nous sommes échappés du banc de sable à la nage seulement, nous avons bien réussi à gagner la côte.

PIÉTRO.

Oui, mais la moitié de nos braves amis a péri.

JUAN.

Que le ciel leur fasse grâce !

PIÉTRO.

Qu'il nous sauve avant tout; il faut d'abord penser à notre sûreté; le général Lapeyrouse approche.

LAMBERTI.

Que faire ?

JUAN.

On courrait de gros risques à se présenter à lui.

PIÉTRO.

Je le crois bien !... Cependant nous ne pouvons pas rester dans cette position là !.. Allons, allons, du courage, de l'adresse; il faut absolument tenter un coup de main; mon dessein est hardi, mais il peut seul nous sauver.

JUAN.

Quel est donc ce grand projet ?

PIÉTRO.

De nous emparer d'une partie des armes, de nous embusquer dans les bois, de tirer sur les sauvages au moment où les Français parcourront cette île, et de détruire nos ennemis par la peuplade nombreuse et aguerrie qui habite ces lieux.

LAMBERTI.

Excellent moyen.

JUAN, *l'embrassant.*

Quel brave homme que ce Piétro.

LAMBERTI, *montrant le fond.*

Les Français s'avancent.

PIÉTRO.

Retirons-nous et observons... de loin tous leurs mouvemens.

( *Tous gagnent la lisière du bois.* )

## SCENE III.

( *Des cris plaintifs se font entendre, Moustache paraît le premier sur le sommet d'une dune en s'écriant :* )

Courage, amis, nous touchons bientôt, je l'espère, à la fin de nos maux. Voici mon fusil, Madame, tenez-vous fortement après, cela vous aidera à gravir cette montagne de sable.

( *Il présente son fusil, et l'on voit Clémentine, son enfant dans les bras, monter péniblement la montagne.* )

MOUSTACHE, *prenant l'enfant.*

Donnez-moi ce petit ange, Madame, car vous me paraissez très fatiguée ; soyez tranquille, j'en aurai bien soin.

LAPEYROUSE, *paraissant, dit à Moustache.*

Mon ami, soutiens cette infortunée, moi je vais aider nos compagnons à gravir en ces lieux.

( *Tous les Français, l'un après l'autre, gravissent avec peine sur le cime de la montagne, en s'aidant mutuellemeut avec leurs fusils.* )

loustache conduit Clémentine, en la soutenant toujours, à l'avant-scène ; à droite, il l'aide à s'asseoir sur un pan de rocher, lui pose son enfant sur les genoux. Alors il saisit promptement son fusil qu'il avait en bandouillère, et parcourt la scène pour s'assurer s'ils sont en sûreté. Pendant ce tems le général, monté sur les dunes, appèle les matelots, et leur tend la main ; on les voit tous gravir les montagne de sables en formant une chaîne dont M. Lapeyrouse semble faire le premier anneau, et Vermont le dernier. )

## SCENE IV.

APEYROUSE, MOUSTACHE, VERMONT, CLÉMENTINE, HENRY, Matelots Farnçais.

LAPEYROUSE, *tenant la main de tous ses compagnons.*

Enfin, nous sommes tous réunis !

CLEMENTINE.

O dieu ! je te rends grâce.

LAPEYROUSE, *parcourant la scène des yeux.*

Que vois-je ? la tombe d'un officier français, d'un chevalier de 'ordre militaire ! Mes amis, honneur aux cendres de nos braves.

( *Tous saluent.* )

VERMONT, *lisant.*

Henri de Bacheville.

LAPEYROUSE.

C'était un officier français, d'un grand mérite, qui suivit le élèbre capitaine Catteret dans ses voyages.

MOUSTACHE, *désignant le poteau.*

Et, cette inscription, mon Général.

LAPEYROUSE, *vivement, après l'avoir lue.*

Elle est du capitaine Coock ! .... Je ne m'étais pas trompé, nous ommes aux îles des Navigateurs.

VERMONT.

En ce cas, Général, occupons-nous des moyens de nous procurer elques vivres et de l'eau.

MOUSTACHE.

C'est cela ; car le ciel dit : Aide-toi, je t'aiderai.

Tous parcourent la scène en se tenant sur leurs gardes. Plusieurs gravissent les dunes du fond : Lapeyrouse parvient à une petite éminence, il tourne ses regards de tous les côtés ; marque d'abord une grande tristesse, puis fait un signe de joie, en montrant quelque chose dans l'éloignement à Vermont qui

est près de lui; pendant ce tems Piétro, Juan et Lan reparaissent sur le devant de la scène, et se tapissent so rocher qui les dérobent à tous les regards.)

MOUSTACHE.

Mille bombes, je ne trouve rien; nous sommes sur une déserte; les arbres n'y portent aucun fruit; je ne vois partou des rochers et du sable.... rien n'indique même le voisinage source.

CLÉMENTINE.

Quelle affreuse situation!

PIETRO, *bas, à ses compagnons.*

Il faudra qu'ils se divisent pour chercher des secours; c'e je les attends.

MOUSTACHE.

Que vois-je, consolez-vous, Madame, la joie brille dans les du Général. Morbleu! il faut qu'il ait fait quelqu'heureuse d verte.

LAPEYROUSE, *qui est revenu en scène.*

Rassurez-vous, mes amis, je viens d'apercevoir, au-delà d dunes, la cime d'une montagne; j'ai cru entrevoir des arbre la verdure. Prenez vos armes; nous allons faire une tentativ nous réussira; j'en suis certain.

MOUSTACHE.

Oui, allons à la découverte.

LAPEYROUSE.

Nous allons former deux pelotons. Je commanderai le premier, mont le second, et les Matelots malais resteront en ces lieux veiller à la sûreté de Madame.

PIÉTRO, *bas à ses camarades.*

Les Malais! bon! ils sont à nous! (*Ils disparaissent sans être*

MOUSTACHE, *bas à Lapeyrouse.*

Pardon, mon Général! mais ces gens-là sont-ils bien sûrs leur confier ainsi?.... Permettez que je reste avec eux. .. eu le bonheur de sauver cette bonne Dame et son fils, et j veux pas les quitter tant qu'ils auront quelque chose à crain

LAPEYROUSE.

J'approuve cette résolution. Demeure. (*Aux Malais.*) Obé au Sergent, je vous l'ordonne. Partons. (*A Clémentine.*) A Madame. (*Il embrasse l'enfant.*) J'espère vous retrouver quelques instans. (*Aux Malais.*) Je compte sur votre courage défendre le dépôt sacré que je vous confie. (*Il se met à la d'un peloton; Vermont commande l'autre, et ils partent ch d'un côté différent.*)

---

[redacted]



## SCENE V.

CLÉMENTINE, son Fils, MOUSTACHE, six Matelots malais.

CLÉMENTINE.

Puissent-ils réussir !

MOUSTACHE, *les suivant des yeux.*

Ils s'éloignent rapidement.

CLÉMENTINE.

S'ils allaient s'égarer !..... et qu'ils ne pussent revenir en ces lieux !..... que ferions-nous sur cette plage déserte ? (*Les Matelots malais qui l'ont entendue frémissent, et, par leurs gestes, expriment leur douleur.*)

MOUSTACHE, *voyant leur inquiétude.*

Mes amis, calmez vos craintes; un rayon d'espoir luit dans mon âme; un heureux pressentiment m'annonce que cette journée mettra fin à tous nos maux.

## SCENE VI.

Les Mêmes, PIÉTRO, *se montrant avec précaution.*

PIÉTRO, *à part.*

Ils sont éloignés ! Tâchons d'engager les Malais dans notre parti.... Je ne crois pas que ce soit difficile; approchons.

MOUSTACHE, *l'apercevant.*

Qu'est-ce que je vois donc, là-bas ?

PIÉTRO, *à part*

Oh ! diable, le Sergent est avec eux !

MOUSTACHE.

Ça ressemble comme deux gouttes d'eau à un coquin !

PIÉTRO, *à part.*

Allons, il m'a vu !

MOUSTACHE.

Eh ! justement c'est Piétro !

CLÉMENTINE, *effrayée.*

Grand Dieu ! ce monstre !....

MOUSTAC.

Bah ! Est-ce qu'un mauvais sujet comme celui-là périt jamais !

PIÉTRO, *s'approchant d'un air suppliant et calin.*

Ah ! mon Sergent ! (*Aux matelots.*) Ah ! mes amis, que je suis heureux de vous retrouver. Vous ne sauriez croire l'inquiétude que j'éprouvais depuis notre séparation.

MOUSTACHE.

Tu arrives à tems pour recevoir la récompense de tes belles actions ; ton affaire est bonne....

PIÉTRO, *à part.*

Vous verrez que je n'aurai échappé au naufrage que pour être fusillé !.... Ah ! je vais appeler mes compagnons.

MOUSTACHE, *le regardant de nouveau, d'un air étonné.*

Comment, misérable ! tu es parvenu à te sauver?..... C'est bien malheureux !

PIÉTRO, *d'un air calin.*

Et cette brave Dame, comment se porte-t-elle ? Son fils a dû bien souffrir ! J'ai tremblé long-tems pour les jours de ces deux infortunés !

MOUSTACHE.

Comme vous êtes devenu sensible, honnête, Piétro !

PIÉTRO, *venant à lui hypocritement.*

Ah ! vous ne sauriez vous imaginer combien je suis content de vous revoir, mon brave Sergent !

MOUSTACHE.

Vraiment, cher Piétro, cette preuve de votre attachement me fait plaisir.... Mais, dites-moi donc, brave ami, n'est-ce pas vous qui, cette nuit, vouliez me jeter à la mer ?

PIÉTRO, *embarrassé.*

Ah ! ne croyez pas ?....

MOUSTACHE.

Si fait, si fait ; je m'en souviens bien.

PIÉTRO.

J'avais perdu la tête....

MOUSTACHE.

Et moi, je n'ai pas perdu la mémoire.... et si vous êtes brave, a l'intant même je vais vous couper les oreilles.

PIÉTRO, *à part*

Il est tems de faire paraître mes compagnons. (*Haut à Mousache.*) Votre résolution est bien prise ?

MOUSTACHE.

Oui, je veux te couper les oreilles.

PIETRO.

C'est votre dernier mot ; vous voulez vous battre absolument.

MOUSTACHE.

Oui.

PIÉTRO, *remontant la scène de quelques pas.*)

Vous allez être satisfait.

PIÉTRO.

A moi, camarades !

( A l'instant tous les pirates l'entourent ; ils sont armés de poignards, et ils font à Piétro un rempart de leur corps.





Moustache reste stupéfait et Clémentine anéantie. Etonnement des soldats Malais. *Tableau.* )

CLÉMENTINE.

Nous sommes perdus.

MOUSTACHE.

Quoi, ces coquins-là sortent de dessous terre pour te soustraire à ma vengeance?

PIÉTRO.

Précisément. Eh bien! avance donc, brave Sergent.

MOUSTACHE.

Oui, mille bombes, je vais te frapper au milieu de tes compagnons.

( N'écoutant que sa fureur et son intrépidité, il va pour s'élancer sur Piétro, lorsque Clémentine et Henri se jettent audevant de lui. )

CLÉMENTINE.

Vous courez à une mort certaine.

MOUSTACHE.

Peu m'importe, pourvu que j'atteigne ce scélérat.

LAMBERTI, *levant la hâche.*

Encore un pas et tu n'existe plus.

MOUSTACHE, *aux Malais.*

Camarades, purgeons la terre de ces monstres; en joue, feu!

PIÉTRO.

Amis, ne l'écoutez pas, et joignez-vous à nous.

( Les soldats malais font un mouvement, puis il s'arrêtent et reposent leurs armes. )

LAMBERTI.

Lapeyrouse est perdu.



PIÉTRO.

Les sauvages vont exterminer tous les matelos français échappés au naufrage, n'hésitez plus, et faites cause commune avec nous pour vous défendre.

MOUSTACHE.

Soldats, n'écoutez pas ces misérables.

PIÉTRO.

Venez, venez.

( En disant ces mots, les pirates s'élancent au milieu de ils se réunissent et se tendent la main. )

MOUSTACHE.

Vous m'abandonnez, traîtres.

PIÉTRO.

Voilà les grands mots! l'on est toujours traîtres lorsqu'on n'est pas du même parti.

CLÉMENTINE.

Que faites-vous, malheureux? arrêtez, arrêtez.

PIÉTRO.

Camarades, suivez-nous.

MOUSTACHE.

Vous passerez sur mon corps avant de vous éloigner de ces lieux.

LAMBERTI.

C'est ce que nous allons faire si tu opposes la moindre résistance.

(Moustache veut prendre son fusil, mais les pirates s'en emparent, se jettent sur lui. Moustache se défend vaillamment, mais accablé par le nombre, il est d'abord terrassé, puis entraîné vers un arbre où ses ennemis l'attachent fortement. La lutte terrible qu'il a soutenue et la fureur semblent pour un moment le laisser sans connaissance, les pirates vont le frapper.)

CLEMENTINE *s'écrie.*

En nous abandonnant, respectez au moins ses jours.

(Les Malais se jettent au-devant des coups que l'on porte à Moustache, et s'opposent à ce qu'on le frappe.)

LAMBERTI.

Vous avez tort de le ménager.

PIÉTRO.

Sans doute, mais puisqu'ils le veulent, il ne faut pas les contrarier; allons, marchons, camarades.

Clémentine fait un dernier effort pour les retenir; elle tombe près de son enfant, les pirates s'éloignent rapidement.)

(Clémentine évanouie, Henry, Moustache attaché. Moustache fait les plus grands efforts sans pouvoir pavenir à se détacher, Henri tâche aussi de l'aider, mais il est forcé d'y renoncer et retourne près de sa mère.)

## SCENE VII.

Les Précédens, Insulaires.

(Dans ce moment les Sauvages paraissent en grand nombre de tous côtés.)

(TABLEAU.)

(Tous les Sauvages descendent et se grouppent autour de Clémentine, elle revient à elle et exprime sa frayeur à l'horrible spec

tacle qui s'offre à sa vue; plusieurs entourent aussi le sergent et tournent autour de lui sans penser à le détacher, Moustache redouble ses efforts, et il parvient à briser ses liens à l'instant où un Sauvage à saisi le fils de Clémentine, et que la mère éplorée cherche à l'arracher de ses mains. Moustache s'empare du petit Henry et repousse fortement le Sauvage; soudain tous les casse-têtes sont levés sur lui lorsque Lapérouse paraît.)

## SCENE VIII.

Les Mêmes, **LAPEYROUSE**, VERMONT, MOUSTACHE, Matelots Français.

(TABLEAU).

(Le chef des Sauvages aperçoit la croix qui brille sur la poitrine de M. de Lapeyrouse, il la fait remarquer à ses compatriotes en désignant alternativement le tombeau où repose le chevalier de Bacheville et le chef des Européens, enfin il s'approche et s'incline devant les officiers français, les Insulaires montrent le plus grand respect pour Lapeyrouse. Le commandant français fait baisser les armes à son équipage et détache la dragone de son épée, il la présente au chef des Indiens qui s'en saisit vivement, la passe à son col et saute de joie de se voir si bien paré; sur un signe du chef, tous les Indiens sortent précipitamment.

## SCENE IX.

Les Mêmes hors les Sauvages.

MOUSTACHE.

Eh! bien, ils s'en vont tous! qu'est-ce que celà signifie, cette subite disparition... Je soupçonne...

VERMONT.

Leur chef reste seul parmi nous, sa confiance doit nous rassurer.

LAPEYROUSE.

Oui, tout m'annonce qu'ils ont été chercher des objets d'échange, et qu'enfin vous allez trouver des rafraichissemens dont vous avez un si grand besoin.

(Pendant ce temps le chef des Sauvages s'approche de chaque Européen et l'examine avec attention.)

LAPEYROUSE.

Sergent, pourquoi ne retrouvais-je pas auprès de vous les matelots Malais que j'y avais laissés?

MOUSTACHE.

Pourquoi, mon général ? parce que ce sont des coquins, des traîtres, qui, non content de nous abandonner, ont eu l'infamie de tourner leurs armes contre moi.

LAPEYROUSE.

Que me dites-vous ?

CLÉMENTINE.

L'infâme Piétro et ses compagnons ont osé reparaître à nos yeux.

LAPEYROUSE.

Quoi ! ces scélérats ont pu se sauver... tandis que tant de braves gens...

MOUSTACHE.

Oui, mon général, ils sont dans cette île, et nos coquins de Malais se sont réunis à eux.

LAPEYROUSE.

Mes amis je vous recommande surtout de ne point vous fier aux marques d'amitié de ces insulaires, car les sauvages qui habitent cet Archipel sont fourbes et cruels.

MOUSTACHE.

Et voleurs aussi, mon commandant, car le roi de ce pays-ci veut m'enlever mes grenades.

En effet le chef des Sauvages cherchait à lui prendre les petites grenades de cuivre qui décorent sa giberne. Moustache lui donnant un coup de fourreau de son sabre sur les doigts, lui dit :)

Allons, finis, et songe qu'il faut être un autre luron que toi pour toucher à cela.

## SCENE X.

Les Mêmes, tous les Sauvages.

(*Les Indiens reparaissent apportant des palmes qu'ils apportent aux Français.*)

MOUSTACHE.

Le Général avait raison ; les voilà revenus. Ah ça ! mais, est-ce qu'il n'y a que des hommes dans ce pays ? Je suis pourtant bien curieux...

LAPEYROUSE, *après avoir reçu avec bonté cet hommage, dit à ses matelots :*

Que deux sentinelles soient placées sur cette plage ; que des feux soient allumés sur la pointe des dunes, et toutes les armes mises en faisceaux. Sergent, faites exécuter ces ordres. (*A Vermont, qui est près de lui.*) Je vais tâcher d'obtenir de ces Insulaires une grande pyrogue pour parcourir la côte et reconnaître ces parages.

VERMONT, *avec effroi.*

Que dites-vous, mon Général?

LAPEYROUSE.

Laissez-moi faire.

Les Insulaires semblent joyeux de voir les Français s'établir sur cette plage. Lapeyrouse leur demande par signe une de leurs pirogues; plusieurs sortent avec empressement pour lui en procurer une. Pendant ce tems, les ordres du commandant s'exécutent; tout le reste de la peuplade paraît, apportant en abondance des fruits, des cocos, des poissons, des oiseaux provenans de leur chasse; des gâteaux de maïs, et de grosses calbasses pleines de kava. Mouvement général d'échange. Lapeyrouse fait entendre aux Indiens que les branches qu'ils ont plantées doivent leur servir de limites. Tous aussitôt se retirent avec soumission, mais avec regret. Les matelots Français ne paraissent pas contens non plus de la séverité du Général; cependant, tout le monde obéit.)

## SCENE XI.

LAPEYROUSE, VERMONT, MOUSTACHE, Marins et Soldats Français.

LAPEYROUSE.

Que tout le monde me prête la plus grande attention! (*On forme un cercle autour de lui. Les Indiens vont et viennent, mais toujours au-delà des limites.*)

LAPEYROUSE.

Soldats et Matelots Français, au-delà de ces rochers est une vallée délicieuse qu'habitent ces Indiens. La Nature y produit, en en abondance, tous les biens dont elle a privé cette plage, mais il est impossible de nous y transporter. Cette île est peuplée d'hommes forts, aguerris, habiles à se servir de la fronde, et cachant, sous l'air le plus doux et la perfidie, la cruauté qui semblent naturelles chez ces peuples sauvages. Songez à notre peu de forces que vient de diminuer encore la désertion des matelots Malais; à ce que nous devons craindre de ces pirates, dont le ciel semble n'avoir conservé les jours que pour accroître nos dangers. Non; nous ne pourrons quitter. ces lieux que nous n'ayons été rejoints par l'équipage de l'*Astrolabe.*

*Les matelots peignent leur découragement, et la crainte qu'ils éprouvent de ne plus revoir leurs camarades*).

LAPEYROUSE.

Vous croyez tous que la Frégate l'*Astrolabe* a péri, mais je ne partage point cette opinion. Le bâtiment que nous avons vu s'engloutir, ne peut être que notre frégate que les flots auront entraînée. Oui, je suis certain que nos camarades existent encore, et c'est à

eux que nous devrons notre salut; nous les retrouverons, soyez-en sûrs.... Connaissez mes desseins. Je viens d'obtenir des Indiens une de leurs pirogues. Je vais m'y embarquer avec quelques-uns d'entre vous, et nous nous en servirons pour parcourir les îles où j'ai l'espoir de rencontrer notre vaisseau de conserve; car, d'après les instructions que le capitaine a reçues de moi, c'était au milieu de ce groupe d'îles que nous devions nous rejoindre si quelqu'événement nous séparait.

VERMONT.

Général, je crois remplir le vœu de tout l'équipage, en vous conjurant de renoncer à ce projet téméraire!...... Songez aux périls qui vous attendent !

LAPEYROUSE.

Est-ce en me présentant l'image du danger que vous pensez me retenir? A quoi nous servirait d'avoir parcouru tant de mers, bravé tant de périls, si nous ne pouvions porter en France les observations que nous avons recueillies, les renseignemens que nous avons su nous procurer? Il faut, à quelque prix que ce soit, continuer notre voyage; il faut vous rendre à votre patrie, et le devoir de votre Général est de tout tenter pour y parvenir.

VERMONT.

Cette entreprise est digne de votre grande âme; mais il n'en est pas un de nous qui veuille acheter son salut au prix de la vie de son Général (*Tous les matelots l'entourent et le supplient.*)

LAPEYROUSE, *avec fermeté.*

Ma résolution est prise, elle est irrévocable.

## SCENE XII.

Les Précédens, quatre Indiens.

(Ils accourent, et annoncent à Lapeyrouse qu'ils ont amené la pirogue, et qu'elle est amarrée sur le bord de la mer, de l'autre côté des dunes. Le Général les remercie; ils offrent de l'accompagner, et de conduire la pirogue.)

LAPEYROUSE.

Ils m'offrent leurs services!.... Je puis en emmener deux avec moi; ils connaissent ces parages, et pourront m'être fort utiles.

*(Il se fait entendre aux Indiens, qui sautent de joie.)*

LAPEYROUSE.

Durand, prenez trois hommes avec vous, vous m'accompagnerez dans cette expédition.

Les quatre matelots que le Général vient de nommer témoignent leur satisfaction, et se rangent près des deux Indiens que Lapeyrouse a choisis.)

LAPEYROUSE, *continuant.*

Vous, M. de Vermont, vous commanderez pendant mon absence. Adieu, mes amis. Puisse le ciel protéger mon entreprise! Puissai-je remplir la noble tâche qui m'est imposée, et vous rendre un jour à vos familles et à votre patrie!

(Tous tombent à genoux autour de Lapeyrouse dont ils baisent les mains et les vêtemens. Lapeyrouse s'arrache avec peine d'auprès de ces braves, et gravit les dunes, suivi des quatre matelots qui se sont rangés en ligne sur un des côtés du théâtre, et disparaît au-delà des montagnes de sable.)

## SCENE XIV.

Les Mêmes, excepté LAPEYROUSE et les quatre Matelots.

(La plus sombre tristesse se peint sur tous les traits des matelots, après le départ de leur Amiral.)

VERMONT.

Mes amis, que personne n'oublie des ordres que vient de donner le Général.

MOUSTACHE.

Soyez tranquille, mon officier; mais en attendant son retour, formons le camp.

CLEMENTINE.

Le soleil est d'une force !....

MOUSTACHE.

Tenez, M. de Vermont, avec les débris de voiles que nous avons sauvé du naufrage, si nous dressions une tente... là.... à l'abri de ce petit rocher?....

VERMONT.

J'y consens, mon ami, Madame et son fils y seront beaucoup mieux!.....

CLEMENTINE.

Que de bontés! que d'égards!....

MOUSTACHE

Parbleu, c'est tout naturel, allons,... à l'ouvrage vous autres!...

VERMONT.

Sentinelles, ne quittez pas vos postes.

MOUSTACHE, *prenant le pavillon.*

Triple canon! ne quittons pas cela surtout;.... c'est le pavillon de notre frégate; il faut le rapporter en France.

(Des matelots qui ont pris les toiles, qu'à leur première entrée ils avaient déposées aux pieds des montagnes de sable, en sortant par la première coulisse à gauche pour dresser la tente au lieu qui a été désigné par Moustache. Vermont donne le

bras à Clémentine, qui peut à peine se soutenir. Moustcahe prend l'enfant dans ses bras, et ils suivent les matelots.

Les Sauvages qui s'étaient montrés de tems à autre au-delà des limites fixés par Lapeyrouse, reparaissent dans ce moment, approchent avec précaution et montrent aux Français des paniers pleins de noix de cocos, de bananes, d'ananas, de melons d'eau et des calbasses remplies de kawa. Les matelots, épuisés par la chaleur et la fatigue, cherchent les moyens de së procurer quelques-uns de ses rafraîchissemens; mais les Insulaires leur font comprendre qu'ils ne donneront rien si on ne les laisse pénétrer dans l'enceinte du camp; les Français ont beau leur offrir, l'un un mouchoir de soie, celui-ci une chaîne et son aiguille; celui-là sa ceinture, cet autre la plaque de sa giberne, ils refusent tout, à moins qu'on ne leur permette ce qu'ils désirent. Après avoir hésité quelque tems, les Français y consentent, en se promettant bien de les forcer à s'éloigner aussitôt que les échanges seront faits. A peine les Sauvages ont-ils obtenu cette permission, qu'ils se répandent sur la scène avec vivacité, en abandonnant toutes leurs provisions aux matelots, qui s'en saisissent avec le plus vif empressement.)

## SCENE XV.

MOUSTACHE, Matelots et Soldats Français, Indiens des deux sexes.

MOUSTACHE.

Que vois-je, mille bombes! est-ce ainsi qu'on exécute les ordres du général! Hors du camp, et dépêchons-nous.

(Les sauvages restent immobiles, et regardent fixement Moustache; celui-ci court à son fusil.)

Ah! vous restez, attendez, attendez, je vais bien vous congédier, moi!.... Allons triple citadelle, marchons.

(*Les Sauvages ne bougent pas.*)

Hé bien, regardez comme ils se pressent!..... Ah! si je me mets une fois en colère, je veux, foi de Moustache!.... Sortez, sortez morbleu, ou sinon.....

(Les Sauvages effrayés, font un mouvement pour fuir; mais dans ce moment leurs femmes entrent dans le camp apportent de nouvelles provisions; deux indiennes, jeunes et jolies s'approchent de Moustache et cherchent à l'appaiser; les soldats et matelots français, par l'exemple du sergent,

essayent de chasser les Indiens; ils sont de même que lui, et au même instant arrêtés par les femmes.

MOUSTACHE.

Oh ! oh! que vois-je, mille pipes ! Ce sont des femmes! oui, oui ma foi, ce sont des femmes; ... et elles sont bien gentilles, tout de même.... Un petit air si doux ! si caressant! Oh! oh ! çà me fait un drôle d'effet, à moi !.... je sens ma colère qui déménage grand train; allons, allons, le devoir avant tout, mes belles; désespéré, mais il faut absolument.... Elles ne m'entendent pas! essayons de leur faire comprendre.

( Il leur fait entendre par ses gestes qu'elles ne peuvent rester au-delà des limites, et qu'il faut qu'elles en sortent sur-le-champ; les Indiennes font signe qu'elles ne veulent pas s'éloigner. )

MOUSTACHE.

Eh bien, elles ne veulent pas s'en aller à présent! Oh, morbleu il faut montrer de la sévérité; allons, allons, mes petites femmes, il faut sortir d'ici; dépêchons-nous, vîte, vîte.

( Les Indiennes le supplient, et se mettent presqu'à genoux, en lui présentant du kawa dans une tasse de coco, et des fruits dans une corbeille.

MOUSTACHE.

Je suis perdu ; les voilà qui me prient, je n'aurai jamais le courage; c'est tout simple, on est Français et galant.... Et depuis deux ans qu'on est en mer.... et puis ces petites femmes-là sont si gentilles.... Ces fruits ont si bonne mine;... et il y a si long-tems qu'on est privé de tout! surtout des jeunes femmes sauvages, et qui ont un air si poli; allons, allons, il faut l'être aussi; elles m'offrent à boire, et je ne peux pas refuser; d'ailleurs je ne vois pas de mal à çà : merci mes belles; à vos santés! elles sont vraiment charmantes. ( *Il boit.* )

( Tous les Matelots suivent l'exemple de Moustache; aussitôt les Indiens forment quelques pas en s'accompagnant d'une espèce de castagnettes, et, en dansant, ils viennent remplir à plusieurs reprises la tasse de Moustache et celle des matelots; dès-lors personne n'a plus le courage de s'opposer aux désirs des Indiens; les branches qui servaient de limites sont arrachées, et tout le monde danse. *BALLET.*

## SCENE XVI.

( Pendant qu'on danse sur le devant de la scène, on voit au

fond Piétro, Lamberti, Juan et d'autres révoltés; ils se glissent parmi lss Indiens, se traînent à plat-ventre jusques près des faisceaux d'armes; parviennent à s'emparer des fusils, et disparaissent dans le creux des rochers, sans avoir été apeiçus.)

## SCENE XVII.

La fète continue; les matelots eux-mèmes oublient leurs fatigues et l'incertitude de leur sort, se mèlent aux danses des Indiennes. A l'instant où le désordre est à son comble, plusieurs coups de feu partent des dunes et atteignent deux insulaires; effroi général; les Indiens se croyent trahis, et s'éloignent rapidement en poussant des cris de rage.)

## SCENE XVIII.

VERMONT, CLÉMENTINE, HENRY, MOUSTACHE, Matelots et Soldats.

CLÉMENTINE, *arrivant en désordre, et tenant son fils dans ses bras.*

Quel bruit! grand Dieu!

VERMONT.

Soldats, que se passe-t-il? quel est la cause de ce désordre.

MOUSTACHE.

Ah! mon officier, nous sommes bien coupables!... moi tout le premier, j'ai désobéi à mon général; les Indiens ont pénétré dans notre camp? et à l'instant même plusieurs coups de feu partis de ces rochers!.. (*Lui montrant les deux Indiens expirans.*)

VERMONT.

O ciel!

CLÉMENTINE.

Que de malheurs!

VERMONT.

Mais ces coups de feu, qui peut les avoir tirés?

MOUSTACHE.

Je ne puis soupçonner que ce misérable Piétro et ses coquins de camarades.

VERMONT..

Malheureux! jamais notre position ne fut plus affreuse! les Indiens vont nous accuser de cette trahison, et comment nous justifier, puisque nous ne pouvons nous faire entendre? ils vont revenir en force pour venger sur nous le meurtre de leurs compatriotes; accablés par le nombre, il nous faudra périr.

CLÉMENTINE. *pressant son fils contre son cœur.*

O mon dieu!

VERMONT.

Combattons du moins jusqu'à notre dernier moment!..... aux

armes!... Que vois-je! vous restez immobiles, pourquoi ce trouble, cette confusion? Qu'avez-vous ?

MOUSTACHE, *désespéré.*

Nos fusils ont été enlevés.

VERMONT.

Est-il possible!

(*Moustache montrant son fusil et un autre restés sur le devant de la scène.*)

Voilà ce qu'ils nous ont laissés.

VERMONT.

Votre désobéissance va causer votre perte et la nôtre.

MOUSTACHE.

Mon officier, nos sabres nous restent, et nous combattrons jusqu'au dernier moment.

(*Grand bruit.*)

MOUSTACHE.

Les Indiens approchent!

VERMONT.

Ralliez-vous autour de moi; la victoire ou la mort!

(Les Français se rangent près de Vermont, tirent leurs sabres, et placent derrière eux Clémentine et son fils.)

## SCENE XIX.

(Les Indiens accourent en foule, et garnissent les hauteurs; ils font pleuvoir sur les français une grêle de flèches, puis, ondant sur eux avec impétuosité, ils les forcent à se replier en désordre. Les Français sont obligés de céder au nombre; la scène se vide, il n'y reste que Moustache dont une flèche a traversé le bras, et qui est tombé sur un pan de rochers. Clémentine et son fils sont restés immobiles de frayeur, et cachés derrière le même rocher.

Moustache s'arrache courageusement la flèche qui lui a traversé le bras gauche; le sang coule à gros bouillons: Clémentine, touchée de ce spectacle, déchire son mouchoir, étanche le sang, et panse la blessure du sergent qui paraît au désespoir de ne pouvoir seconder ses camarades. Elle lui donne l'écharpe du petit Henry, et la lui noue autour du col pour soutenir son bras. Moustache remercie sa bienfaitrice.

Pendant cette scène, qui doit être extrêmement rapide, le bruit du combat s'est toujours fait entendre à très-peu de distance.

## SCENE XX.

(A peine la blessure de Moustache est-elle pansée qu'on voit paraître un Indien emportant le pavillon de la frégate qu'on avait placé près de la tente de Vermont; Moustache s'en aper-

çoit, fond sur lui et le lui enlève. Dans ce moment il trouve entouré d'uue foule d'Indiens ; il s'enveloppe dans pavillon, et gagne un petit tertre sur lequel il se retranche Il tient son sabre de la main droite, Clémentine est à genou près de lui avec son fils et les Indiens, surpris de son intrépidité, hésitent à l'attaquer. Dès cet instant un matelot qui se bat sur les dunes, s'ecrie :

Nous sommes sauvés ! voilà le général ! voilà la frégate !

( Le combat continue : Moustache est près de succomber malgré les efforts de Vermont et de quelques matelots qui sont venus le seconder. )

## SCENE XXI.

( Soudain le bruit de l'artillerie se fait eutendre. Saisis de frayeur les sauvages s'arrêtent, ils fuient en poussant de grands cris.

## SCENE XXII.

Les Mêmes, LAPÉYROUSE, Équipage de l'*Astrolabe*.

Au même instant, on voit arriver, près du rivage, l'*Astrolabe*, dont tout l'équipage est sur le pont, et pousse des cris de joie en revoyant les matelots et les soldats français. )

Lapeyrouse est au milieu d'eux avec les quatre matelots et les deux Indiens qui l'ont accompagné. Il se précipite sur le rivage, et se trouve auprès de ses compagnons, qui se jettent à ses genoux, en exprimant la joie qu'ils éprouvent à le revoir. Tableau.

LAPEYROUSE.

Mes amis, je vous retrouve enfin. Achevons de remplir la mission glorieuse qui nous a été confiée. Laissons ici des marques de notre passage ; qu'un poteau s'élève à côté de celui que planta le célèbre capitaine Cook, et que notre voyage puisse, comme les siens, parvenir à la postérité.

( On descend de la frégate un poteau aux armes de France, qu'on plante près de celui du capitaine Cook. On enterre, au pied de ce poteau, plusieurs médailles. Cette cérémonie se fait au bruit du tambour et avec beaucoup de solennité. )

LAPEYROUSE.

Soldats et Matelots Français, de plus grands dangers encore nous attendent. Si nous succombons au milieu des écueils dont ces mers sont remplies, d'autres navigateurs pourront suivre nos traces jusqu'en ces lieux, et continuer les découvertes que nous n'aurons pu faire Mais, quel que soit le sort qui nous est réservé, soyons sûrs que notre entreprise sera consacrée par la reconnaissance de

'rançais, et que, dès ce moment, notre mémoire est
e. (*Bruit du tambour. Embarquement*).

## SCENE XXIII et dernière.

Les Précédens, les Indiens.

:ant où les Français se rembarquent, les Indiens
:nt Piétro, Juan et Lamberti, qu'ils ont arrêtés, et
t les livrer à Lapeyrouse, qui les abandonne à leur ven-
; ils sont conduits par ceux qui ont servi de guides à
'ouse. La frégate met à la voile ; les Indiens se proster-

*Tableau général.*

FIN.

